

Ce que je sais et ce dont je me souviens

Souvenirs d'Alexandre Sergueïevitch Bratus¹, Université d'État de Moscou Lomonossov

Melania et Nikita

Mon grand-père du côté paternel, Nikita Pavlovitch Bratus, naquit en 1869. Sa famille était issue d'une lignée de cosaques ukrainiens du district de Derptovka dans le gouvernement de Tchernigov. Le nom de famille Bratus est relativement rare ; à ce qu'on m'a dit, il provient de la combinaison des mots "brat ousyem", c'est-à-dire "brat vsyem", frère pour tous.

Nikita Pavlovitch quitta dans sa jeunesse l'état de cosaque pour entrer à l'École Normale d'Instituteurs, où il alla jusqu'au terme de sa formation d'enseignant, en sorte qu'il devint le premier intellectuel de cette lignée de cosaques. À un moment donné, alors qu'il enseignait dans une école élémentaire sur le territoire de l'Armée du Don², il fut jugé insuffisamment loyal, parce qu'il lisait des livres interdits qu'il dissimulait, et il fut évincé de son poste. Je tiens ce dernier élément de la bouche de mon père. Tous les fonctionnaires de l'état travaillant sur le territoire de l'Armée du Don étaient l'objet d'un contrôle particulièrement pointilleux en ce qui concernait leur loyauté.

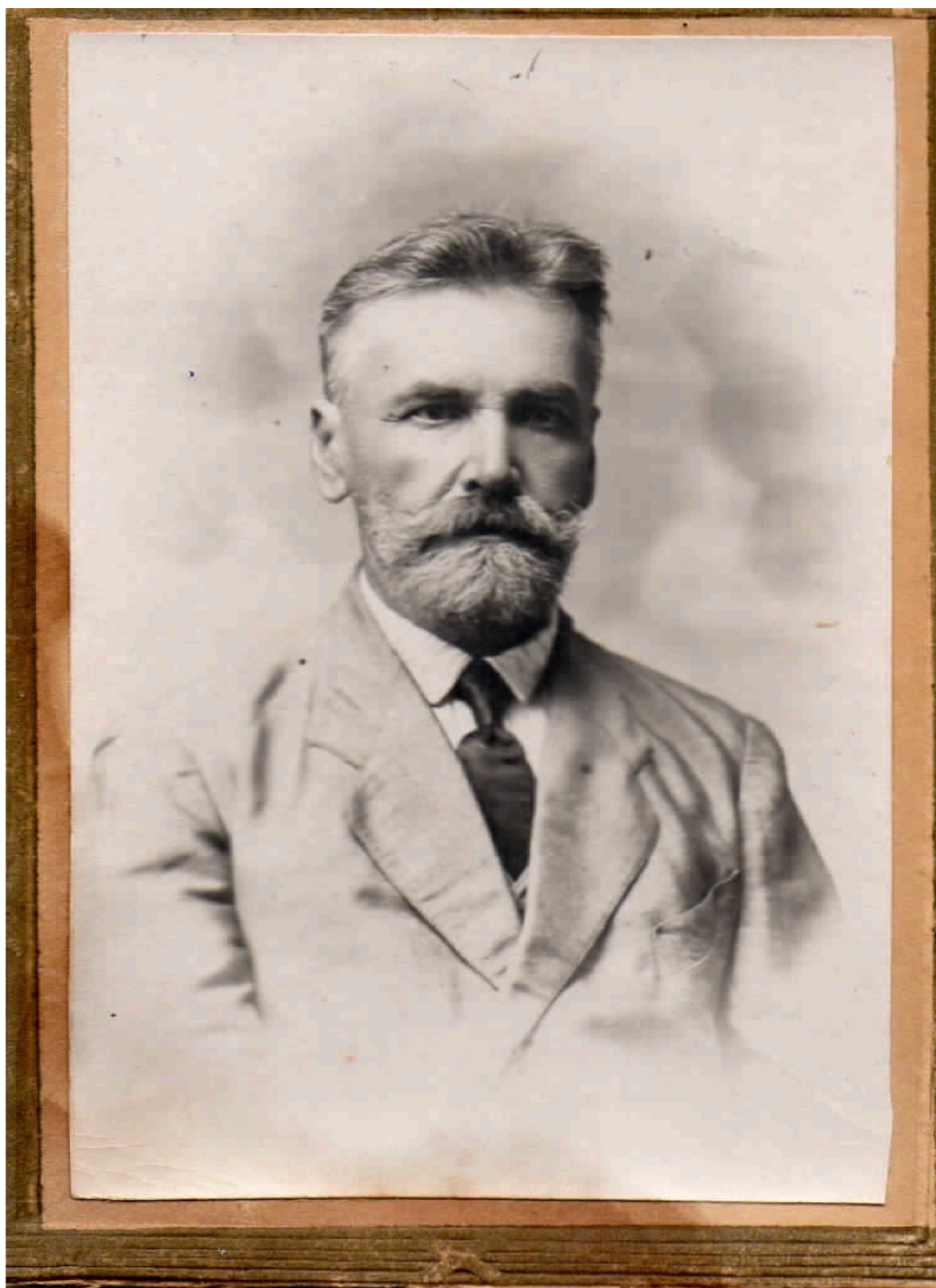
Il en résulta pour lui l'exclusion d'une affectation militaire spéciale qui lui était normalement réservée comme instituteur, et il se retrouva parmi les militaires du rang, où il fit tout son temps de service comme simple soldat. Les frères de Nikita Pavlovitch, quant à eux, continuèrent à vivre dans le village de Derptovka comme simples agriculteurs.

La mère de mon père, Melania Afanassievna Poletika, qui était née en 1867, était d'une lignée noble et illustre. Elle fit toute sa scolarité à l'institut des jeunes filles nobles de Kiev où elle reçut une éducation typique de ce temps-là pour une jeune fille de bonne famille, comprenant obligatoirement des connaissances de base de la langue française.

Je cite ci-dessous un fragment des souvenirs de mon oncle qui était historien et professeur, Nikolaï Pavlovitch Poletika, de la lignée des Poletika (N. P. Poletika, *Choses vues et vécues (Vidennoe i perejitoe)*, 1982, Jérusalem).

¹Les notes en bas de page sont du traducteur, Jean Clairambault, Paris, 2021.

²Territoire d'Ukraine défendu et administré intégralement pour le compte du tsar de Russie par des cosaques, et doté d'un statut de semi-autonomie sous la direction d'un hetman, ou ataman.



Nikita Pavlovitch Bratus, Konotop 1912

“Notre lignée était à l’évidence issue de Grecs³ qui s’étaient initialement établis en Pologne et qui autour des XVI^e-XVII^e siècles se fixèrent dans la partie occidentale de l’Ukraine, où au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e ils possédaient de grands domaines sur les territoires de Poltava, Tchernigov et Kharkov. N’occupant pas de fonctions gouvernementales élevées, les représentants de notre lignée étaient liés à la vie politique et culturelle de la Russie et de l’Ukraine, se distinguant par l’amour de la science et de la littérature.

Le nom Poletika se rencontre pour la première fois dans l’histoire de la Russie et de l’Ukraine au début du XVIII^e siècle. Au temps de la guerre russo-suédoise⁴, le roi de Suède Charles XII, appelé par l’hetman Mazepa⁵, intervint à l’automne 1708 en Ukraine. Les quartiers du roi étaient situés dans le village de Romni (région de Poltava), une des possessions de notre lignée. C’est dans ces circonstances que le chef de famille, Pavel Poletika, et son fils passèrent avec Mazepa aux côtés des Suédois. D’après la tradition familiale, Pavel Poletika était l’une des personnes les plus proches de Mazepa, en quelque sorte son secrétaire général (ministre des affaires étrangères). La bataille de Poltava, le 27 juin 1709, dissipa les rêves et les espoirs de Mazepa de création d’une Ukraine autonome, indépendante de la Russie, de la Pologne et de la Turquie. Après la bataille de Poltava, Pavel Poletika et son fils furent contraints de s’enfuir avec le roi et Mazepa. En août 1709, Mazepa mourut et Pavel Poletika et son fils, toujours d’après la tradition familiale, devinrent les gardes du corps personnels de Charles XII. Partis avec lui en 1714 en Suède, leur trace se perdit pendant deux siècles.”

Plus loin, N. P. Poletika rapporte qu’en 1973 il envoya une lettre à la Faculté d’Histoire de l’Université d’Uppsala (Suède), leur demandant de trouver toute information concernant le destin ultérieur de Pavel Poletika et de son fils. Il lui fut répondu qu’on ne possédait aucune information à ce sujet, mais ses correspondants envoyèrent sa lettre aux archives historiques royales, à Stockholm. Des archives on lui communiqua que sur Pavel Poletika lui-même on n’avait rien trouvé, mais qu’il avait existé un commandant N. N. Poletika qui avait épousé une Christina Fock en 1779.

³En grec, Politikos (avec une majuscule) signifie ‘de la Ville’, la Ville - i Polis - ne pouvant être pour un Grec que Constantinople, et ta Politika (n. pl. en grec) pouvant signifier ‘le quartier, ou les affaires, des Constantinopolitains’, ou (Poletika, f. sg. en polonais, comme indiqué par la déclinaison du nom dans le texte), ‘la famille de Constantinople’, la capitale de l’empire byzantin tombée aux mains des Turcs en 1453, et devenue Istamboul (du grec eis tin Polin, ‘vers la Ville’).

⁴En russe, Severnaïa voïna, ‘la guerre du Nord’

⁵Ivan Stepanovitch Mazepa, hetman de la horde des cosaques de Zaporojie, qui était initialement au service du tsar Pierre 1^{er} de Russie avant d’embrasser le parti suédois.

Me trouvant en 2011 en Suède pour une conférence de mathématiques, je fis la connaissance du professeur Björn Nilsson, qui se trouvait être un grand amateur d'histoire. Je lui contai les traditions familiales relatives à Pavel Poletika, ce qui éveilla en lui un grand désir de me venir en aide. Il m'apprit qu'avec le roi ne rentrèrent de Turquie en Suède que 1500 hommes sur les 30 000 environ qui avaient participé à la campagne de Moscou (ils rentrèrent de Turquie, car à partir de 1709, Charles XII se trouvait sur le territoire turc, d'où les Turcs ne parvinrent à le chasser qu'en 1714). Les états de service de ceux qui étaient revenus, au nombre desquels les gardes du corps de Charles XII, qu'on appelait les Drabanter, n'avaient pas été conservés. Le commandant N. N. Poletika pouvait très bien être le petit-fils de Pavel Poletika, ce qui confirmait indirectement les traditions familiales concernant la fuite de Pavel Poletika en Suède.

Je rapporte ici encore une citation des souvenirs de mon oncle N. P. Poletika.

“Il se trouva que l'histoire de la branche ukrainienne de notre lignée était abondante et intéressante, tant en matériel qu'en événements. Le fils cadet de Pavel Poletika, Andreï Pavlovitch Poletika, était demeuré à Romni car il ne pouvait y avoir de place pour un jeune enfant dans une campagne militaire (en 1708, il pouvait avoir entre 8 et 10 ans). À l'automne 1709, Alexandre Menchikov prit d'assaut et brûla Romni et Batourine, y massacrant une grande quantité de ses habitants. Mais Andreï Pavlovitch Poletika eut la chance d'en sortir sauf, et devint par la suite le chef de la branche ukrainienne de notre lignée. Andreï Pavlovitch Poletika eut trois fils, Ivan, Grigori et Andreï. Tous trois naquirent à Romni ou dans les possessions des Poletika près de Romni. Deux d'entre eux, Ivan et Grigori, jouèrent un rôle marquant dans l'histoire de la science et de la culture russe et ukrainienne du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle.

Ivan Andreïevitch Poletika (1722-1785) fut le premier savant russe et ukrainien qui reçut à l'étranger le grade de docteur ès sciences. En 1754, il soutint une thèse pour obtenir le grade de docteur ès sciences médicales de l'Université de Leyde, et fut après sa soutenance recruté comme professeur de l'académie de Kiel au Schleswig-Holstein, dont le souverain était alors le grand prince Karl Fiodorovitch, héritier du trône de Russie, qui devint par la suite empereur de Russie sous le nom de Pierre III⁶. À Kiel, Ivan Poletika occupa sa chaire pendant deux ans, ensuite de quoi il partit pour la Russie. Il mourut dans la fonction modeste de 'médecin de quarantaine'⁷ dans le bourg de Vasilievka, près de Kiev, en 1785.

⁶Né Karl Peter Ulrich, duc de Holstein-Gottorp, Pierre III ne régna que 6 mois en 1762 avant d'être renversé et assassiné par son épouse, l'impératrice Catherine II, la Grande Catherine.

⁷Médecin d'un centre de maladies infectieuses (karantinnyï tseñtr) en temps d'épidémie.

Les fils d'Ivan Poletika posèrent le premier jalon de la branche pétersbourgeoise de notre lignée et marchèrent dans les traces de leur père. Le fils aîné, Mikhaïl Ivanovitch, secrétaire personnel de l'impératrice Maria Fiodorovna, veuve de l'empereur Paul 1^{er}, de l'avis de ses contemporains, 'faisait partie des gens les plus instruits de son temps, se distinguant par son esprit, sa bonté et ses hautes qualités morales'. Son traité De l'homme, édité en 1818 dans la ville de Halle, et en 1822 en russe à Peterbourg, reçut une appréciation flatteuse de l'historien russe de renom N. M. Karamzine, l'auteur de la première histoire de la Russie.

Le fils cadet d'Ivan Poletika, Piotr Ivanovitch, choisit la carrière diplomatique. Il servit dans des missions diplomatiques russes à Stockholm (1802), à Naples (1803-1804) et en 1805 dans la République des Sept-Îles (ou États-Unis des Îles Ioniennes), fondée en 1798 sur ordre de l'empereur Paul 1^{er} par l'amiral de la flotte russe Fiodor Ouchakov. En 1806-1807, Piotr Ivanovitch Poletika était conseiller diplomatique de l'amiral Seniavine, commandant de l'escadre russe de la Méditerranée. Par la suite, P. I. Poletika prit part à la mission du comte Pahlen aux USA (1809-1810). Il fut conseiller de l'ambassade de Russie aux USA (1809-1810), à Rio de Janeiro (1811), à Madrid (1812). Après l'invasion de Napoléon 1^{er} en Russie, P. I. Poletika fut conseiller diplomatique du feld-maréchal Barclay de Tolly (1814), conseiller d'ambassade à Londres (1812), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie aux USA (1817-1822). Il était protégé et apprécié par d'éminents diplomates russes du début du XIX^e siècle, le comte S. R. Vorontsov et le comte I. A. Kapodistrias⁸.

En 1821, P. I. Poletika écrivit un livre sur la politique extérieure des États-Unis, édité en 1826 en langue française à Londres et peu après en langue anglaise aux États-Unis. Des extraits en ont été publiés par A. S. Pouchkine dans la Lite-ratournaïa Gazeta en 1831 (dans les numéros 45 et 46). En outre, P. I. Poletika laissa des mémoires d'une grande sincérité, dont une partie, relative à la période des années 1778-1805, fut publiée dans les Archives Russes (année 1885, tome 3).

Mais ce n'est pas dans la carrière diplomatique que le nom de P. I. Poletika mérita sa plus grande renommée. Le nom de P. I. Poletika, 'remarquable dans la société par son aménité et son esprit éclairé', était lié aux grands noms du 'siècle d'or' de la littérature russe. Membre de la célèbre société littéraire 'Arzamas' (il y avait pris en souvenir de ses pérégrinations en Europe et en Amérique le surnom de 'Canot enchanté'⁹), P. I. Poletika était l'ami de N. M. Karamzine, de D. P.

⁸En français Jean Kapodistrias ou Capo d'Istria, aristocrate, diplomate et homme d'état gréco-russe, citoyen d'honneur de la ville de Genève, né en 1770 à Corfou, île alors vénitienne, premier gouverneur de la Grèce indépendante en 1827, assassiné à Nauplie en 1831.

⁹Le canot enchanté, en russe otcharovannyi tchiolnok, ici écrit otcharovannyi tchioln, sans

Dachkov, du 'père du décabrisme' Nikolai Tourgueniev et de son frère Alexandre, de P. A. Wiazemski, K. N. Batiouchkov, A. S. Pouchkine et V. A. Joukovski.

'J'aime beaucoup Poletika', écrivait le 2 juin 1834 dans son journal A. S. Pouchkine, mentionnant plus d'une fois le nom de P. I. Poletika dans ses lettres et dans les pages de son journal.

Le fils de Mikhaïl Ivanovitch Poletika, était colonel du régiment de cavalerie de la garde impériale, où servait Heeckeren d'Anthès, le meurtrier d'A. S. Pouchkine. Ce même M. I. Poletika, homme sensible et doux, que ses contemporains appelaient 'la bête à bon dieu', était l'ami de Pouchkine et il est mentionné lui aussi plus d'une fois par Pouchkine dans sa correspondance. La femme d'Alexandre Mikhaïlovitch, Idalia Poletika, était la fille non reconnue du comte Grigori Strogonov ; elle fut l'amante de Pouchkine, mais devint après leur rupture son ennemie acharnée. Elle contribua beaucoup aux assiduités de d'Anthès auprès de N. N. Pouchkina, l'épouse du poète, ce qui, comme on sait, se termina par le duel d'A.S. Pouchkine avec d'Anthès et la mort tragique du poète."

Idalia Poletika était la fille du comte Strogonov et de la comtesse d'Ega. Pourquoi ne fut-elle pas reconnue ? On peut émettre deux hypothèses. 1) Le mariage ne fut pas reconnu en Russie car la comtesse était de la lignée des Bourbons, quand Strogonov n'était lui-même que comte (il y avait mésalliance). 2) Strogonov avait 'dérobé' sa fiancée sans l'accord de ses parents. Quoi qu'il en soit, la fréquentation de leur maison à Peterbourg n'était officiellement pas recommandée aux personnes de la haute société. Mais officieusement, elle était certainement fréquentée. La maison se transformait en un salon qui ouvrait tard dans la soirée, quand se terminaient les bals et les autres salons. C'était pour ainsi dire un salon de nuit. La comtesse d'Ega vécut en Russie une vie longue et pleine d'aventures. Il n'y a pas si longtemps est sorti au Portugal un roman sur sa vie, devenu un best-seller. J'ai obtenu une partie de ces renseignements de N. P. Poletika. Pour ce qui concerne le roman, je les tiens de Maria, qui était mon guide lors d'un voyage touristique au Portugal.

J'ajoute également que la seule rencontre sans témoins entre N. Gontcharova¹⁰ et d'Anthès se déroula dans l'appartement d'A. M. Poletika et de sa femme Idalia. Au musée A. S. Pouchkine de Saint-Petersbourg, on peut trouver un portrait d'Idalia Poletika, décrite comme l'une des ennemies d'A. S. Pouchkine, complice indirecte de sa mort.

diminutif, extrait d'un vers de la ballade de V. A. Joukovski, Adelstan, où il est question d'un canot enchanté voguant sur le Rhin.

¹⁰Natalia Gontcharova était le nom de jeune fille de l'épouse de Pouchkine et cause du duel.

Le colonel A. M. Poletika était le président (“prezus”) du tribunal militaire nommé par Nicolas 1^{er} pour instruire le cas du lieutenant du régiment de husards de la garde impériale M. Iou. Lermontov, qui s’était le 18 février 1840 battu en duel au pistolet avec le fils de l’attaché d’ambassade de France à Peterbourg Ernest de Barante. Alors que pour une participation à un duel, d’après le règlement militaire de l’époque, la dégradation au rang de simple soldat était l’usage, Lermontov, suite au rapport d’A. M. Poletika à Nicolas 1^{er}, fut envoyé le 13 avril 1840 servir dans le régiment d’infanterie de Tenguinskaïa de l’armée du Caucase, avec le rang d’officier¹¹.

Le fils cadet d’Andreï Pavlovitch et frère d’Ivan Andreïévitch Poletika, Grigori Andreïévitch Poletika (1723-1784), et son fils Vassili Grigoriévitch (1765-1785), jouèrent un rôle éminent dans le développement de la conscience nationale ukrainienne. D’après la tradition familiale, ils étaient les auteurs du traité Histoire des premiers Russes¹², publié en 1846 par l’historien moscovite I. M. Bodianski. Une Histoire des premiers Russes avait, pour tenir compte de la censure, été attribuée à l’archevêque de Mogilev et Biélorusse Georgi Konisski, qui était décédé depuis longtemps. Toutefois, la majorité des historiens ukrainiens et russes du XIX^e siècle, O. M. Bodianski, V. P. Gorlenko, A. M. Lazarevski, l’académicien V. A. Ikonnikov, l’académicien L. N. Maïkov et d’autres, sans même parler des traditions de notre famille, tiennent Grigori Andreïévitch et Vassili Grigoriévitch Poletika pour les auteurs de l’Histoire des premiers Russes.

A. S. Pouchkine, qui avait reçu en 1829 une copie du manuscrit de l’Histoire des premiers Russes d’un historien et ethnographe, le professeur M. A. Maximovski (car ledit manuscrit était soigneusement recopié dans les maisons de la noblesse et de l’intelligentsia roturière ukrainiennes), en publia des extraits intitulés ‘Histoires’ dans la Gazette Littéraire et dans le Contemporain. ‘Pas un seul livre’, écrivit feu le ministre des affaires étrangères de la Rada ukrainienne Dmytro Dorochenko¹³, ‘n’eut à mon époque autant d’influence sur le développement de la pensée nationaliste ukrainienne que le ‘Kobzar’ de Chevtchenko¹⁴... et l’Histoire des premiers Russes.

L’historien contemporain du mouvement nationaliste ukrainien Alexandre

¹¹Tenguinskaïa, kraï de Krasnodar, sur les contreforts du Caucase. C’est en servant dans l’armée du Caucase que Lermontov écrivit son roman, *Un héros de notre temps* (1841).

¹²En russe, “istoria Russov” (et non “istoria Russkikh”), c’est-à-dire l’histoire des habitants de la Russie des origines, de Kiev à Novgorod, la Rus’, qui s’étendait de la Mer Noire à la Baltique.

¹³Politicien ukrainien (1882-1951) de l’époque de la Révolution en Russie et en Ukraine.

¹⁴Taras Grigoriévitch Chevtchenko (1814-1861), peintre et poète national ukrainien. “Kobzar” (le barde) est son principal recueil de poèmes, en langue ukrainienne, publié en 1840.

Oglobline n'est pas moins catégorique : 'En cent ans, l'Histoire des premiers Russes acquit graduellement une influence puissante, voire invincible, sur la pensée politique ukrainienne, une autorité dans les affaires de la conscience nationale ukrainienne, une force d'inspiration pour l'idéologie gouvernementale ukrainienne, comme n'en eut jamais aucune œuvre semblable. 'Livre d'abjuration' de la science historique ukrainienne, il devint le livre de chevet de la pensée politique ukrainienne, le manuel de la philosophie nationale ukrainienne, programme de la lutte de libération nationale...' (p. 5), l'Histoire des premiers Russes, 'déclaration des droits du peuple ukrainien, devint le livre éternel de l'Ukraine' (p. 25).

C'est là parler bien fort. Il me paraît peu probable que Grigori Andreïévitch et Vassili Grigoriévitch Poletika aient été d'aussi chauds partisans de l'indépendance de l'Ukraine et de son détachement de la Russie qu'on pourrait le déduire des écrits de MM. Oglobline et D. Dorochenko. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, l'empire russe s'était consolidé. Les rêves de Mazepa de fondation d'une Ukraine indépendante avaient été balayés, et Grigori Andreïévitch et Vassili Grigoriévitch Poletika étaient des 'nobles civilisateurs' ordinaires, soucieux de l'établissement des droits de la 'gentilhommerie petite-russe' à égalité avec ceux de la noblesse russe, de l'élargissement et du renforcement des droits et des franchises nobiliaires de façon générale, de l'autonomie nationale ukrainienne, culturelle et même politique, tout en restant dans le cadre gouvernemental russe, dans la ligne des accords de Pereïaslav¹⁵. Dans cette mesure, le rôle de G. A. et V. G. Poletika dans l'histoire du développement de la conscience nationale ukrainienne est indiscutable.

Il faut ici particulièrement remarquer le rôle de Grigori Andreïévitch. C'était un homme au caractère tranché et aux jugements indépendants. On rapporte qu'il eut en 1757 un conflit avec M. V. Lomonossov¹⁶. En 1767-68, G. A. Poletika, en qualité de représentant de la noblesse petite-russe (la gentilhommerie de Lubni¹⁷) fut nommé sur ordre de Catherine II membre de la Commission d'élaboration du nouveau code des lois de l'empire russe, instituée par l'impératrice elle-même.

¹⁵ Accords conclus en 1654 dans la ville de Pereïaslav, oblast de Kiev, entre l'hetman Bogdan Khmielnitski, chef des Cosaques d'Ukraine et opposant déterminé à l'annexion polonaise, et l'envoyé du tsar Alexeï 1^{er} le Très Paisible, second tsar des Romanov, qui aboutirent à la reconnaissance de la protection russe sur la rive gauche du Dniepr.

¹⁶ Mikhaïl Vassiliévitch Lomonossov, né moujik, qui apprit tout seul le latin et le grec et devint académicien de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, fondateur de l'Université d'état de Moscou qui porte son nom, l'un des plus grands savants de son temps, connu pour son tempérament également bien tranché.

¹⁷ Ville d'Ukraine entre Kiev et Poltava.

Dans cette Commission, G. A. Poletika avait l'habitude de s'exprimer de façon tranchante et indépendante.

C'est à la plume d'un Poletika que sont dues des traductions du grec (d'Aristote, d'Epictète, de Xénophon) et un dictionnaire en six langues (russe, grec, latin, français, allemand et anglais), tous édités à Peterbourg.

Par ailleurs, Grigori Andreïévitch Poletika fut à l'origine de l'appauvrissement de la branche ukrainienne de notre lignée. C'était un chicaneur, continuellement en procès avec ses voisins à propos de ses droits de propriété foncière. Et comme il possédait de grands domaines dans les gouvernements généraux de Tchernigov, Novgorod Severski, Kharkov et Koursk (district de Poutivl) et 2684 paysans, ces procès étaient fréquents et sans fin. Il dépensa en clercs et en avoués une part significative de sa fortune, comme s'il avait anticipé la nouvelle de N.V. Gogol Comment Ivan Ivanovitch se brouilla avec Ivan Nikiforovitch. Il mourut à 60 ans d'un refroidissement à Peterbourg, où il était venu faire jouer ses relations au sénat pour quelque affaire qu'il avait en litige.

Son fils Vassili Grigoriévitch (1765-1845) était d'un caractère plus doux. Amateur d'histoire, il poursuivit et termina l' 'Histoire des premiers Russes' commencée par son père, pour laquelle ce dernier, d'après O. M. Bodianski, avait reçu de l'archevêque Gueorgui Koniski des documents sur les rapports entre le gouvernement de la Moscovie, l'Ukraine et la Pologne aux XVI^e-XVII^e siècles.

Au terme de ses obligations militaires, V. G. Poletika vint plus d'une fois à Peterbourg, où il rencontra ses oncles Mikhaïl Ivanovitch et Piotr Ivanovitch, et son cousin germain, le cavalier de la garde A. P. Poletika. C'est à l'évidence sous l'influence de Piotr Ivanovitch, qui avait vécu quelques années en Amérique, qu'il plaça les paragraphes dans lesquels étaient vaguement exposées les idées de la 'Déclaration d'indépendance' américaine et de la 'déclaration des droits de l'homme et du citoyen' française, de 1789. Il mourut en 1845 dans sa propriété de Koronitsa, non loin de la ville de Rovno.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la lignée des Poletika entra dans un stade d'appauvrissement. Parmi ses représentants, seules deux figures méritent d'être distinguées. L'une d'elles est Vassili Petrovitch Poletika, neveu de Mikhaïl Ivanovitch et Piotr Ivanovitch Poletika. On sait à son propos qu'après sa sortie en 1838 de l'Ecole des Mines de Saint-Petersbourg, il exerça pendant 20 ans la profession d'ingénieur des mines dans l'Altaï. En 1856, il acheta avec Semennikov la petite usine de fonderie Thompson de Peterbourg, derrière la barrière Nevski. Ils la transformèrent en l'une des plus importantes usines privées de Russie, l' 'usine de mécanique Nevski' (devenue l'usine de construction mécanique Nevski).

V. A. Poletika fut l'un des premiers défenseurs du protectionnisme en Russie.

En 1864, il publia à Peterbourg un cours sous forme d'un ensemble de leçons, 'Sur l'industrie sidérurgique de la Russie', cours qu'il professait en public. À partir des années 1875-76, il devint propriétaire et rédacteur de la gazette 'le Bulletin de la bourse', renommée en 1879 'les Echos', dont l'existence dura jusqu'en 1881. V.A. Poletika mourut le 18 septembre 1888, reconnu par ses contemporains comme un homme vivant et enthousiaste, un bel orateur d'une vive intelligence'.

Mentionnons à présent l'autre figure de cette époque, mon oncle Nikolai Afanasievitch Poletika, petit-fils de Vassili Grigoriévitch Poletika.

La branche ukrainienne de la lignée des Poletika ne conservait plus dans la deuxième moitié du XIX^e siècle qu'un seul domaine près de Romni, dans le village de Talalaevka. Mais mon oncle le perdit aussi. À l'été 1877, il donna refuge à son ami de lycée Iakov Vassiliévitch Stefanovitch et à son camarade Lev Grigoriévitch Deitch, qui étaient les organisateurs de ce qui fut appelé la conspiration de Tchiguirine¹⁸. Deitch et Iakov Stefanovitch composèrent une fausse 'charte impériale' (ou 'charte d'or'), la 'très haute et très secrète charte', qui appelait prétendument au nom du tsar Alexandre II les paysans à créer des sociétés secrètes pour le soulèvement contre les nobles, les fonctionnaires et les propriétaires fonciers et pour le partage de leurs terres. Deitch et Stefanovitch fondèrent une société secrète dans le district de Tchiguirine. Le complot fut découvert en 1877. Deitch et Stefanovitch se cachèrent dans le domaine de mon oncle à Talalaevka. C'est là qu'ils furent arrêtés, et avec eux mon oncle sous le chef de recel de criminels d'état. Suivant l'arrêt du tribunal de l'arrondissement de Kiev, mon oncle fut condamné au bannissement en Sibérie, où il ne tarda pas à mourir de tuberculose. Son domaine fut confisqué et vendu, si bien que la branche de Romni de la lignée des Poletika s'appauvrit de façon définitive. Les enfants qui restaient étaient jeunes et ne pouvaient pas défendre leurs droits."

Mon père racontait que dans le grenier de la maison de Konotop on conserva longtemps une correspondance privée de Deitch avec Vera Zassoulitch¹⁹ dans laquelle elle s'exprimait de façon extrêmement négative sur un nouveau leader du mouvement social-démocrate récemment apparu à l'époque dans l'émigration russe, Vladimir Ilitch Oulianov.

Il convient ici de remercier la providence, qui nous envoya un conteur aussi remarquable et érudit que Nikolai Pavlovitch Poletika, grâce à qui tous mes parents

¹⁸Ville de l'oblast de Tcherkassk, en Ukraine

¹⁹Vera Ivanovna Zassoulitch (1849-1919), révolutionnaire russe, anarchiste, nihiliste, puis marxiste et membre du courant menchevik (=minoritaire) du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie, opposante résolue à Lénine, alias Vladimir Ilitch Oulianov, tête du courant bolchevik (=majoritaire).

et moi-même avons tant appris sur une des branches de notre lignée.

Revenons au XX^e siècle, dans la petite ville ukrainienne de Konotop²⁰, où se rencontrèrent le cosaque ukrainien instruit Nikita Pavlovitch Bratus et la jeune fille de vieille souche noble, mais appauvrie, Melania Afanassievna Poletika. Il est légitime de se demander comment, de façon générale, pouvait se produire un mariage entre des gens qui appartenaient à des états de la société si différents.

Après l'arrestation, le bannissement en Sibérie et la mort du frère aîné de Melania Afanassievna Poletika, Nikolai Afanassievitch Poletika, et la confiscation de son domaine, la famille se retrouva sans aucun moyen de subsistance. Mila avait environ 12 ans quand Maria Lvovna Bodilevskaïa (née Sokolovskaïa), veuve d'un médecin de ville, l'accueillit dans sa ville de Konotop (Mila était sa nièce au deuxième degré).

À sa sortie de l'institut de jeunes filles nobles de Kiev, elle apprit la dactylographie, ce qui était à cette époque chose assez rare, et vint à travailler au bureau de la station de chemin de fer de la ville de Konotop. C'est là qu'elle rencontra un jeune gentilhomme qui, à ce que disait mon père, y travaillait comme ingénieur des chemins de fer. Suivant d'autres renseignements (de la fille de N. P. Poletika), ce jeune homme était le gentilhomme Pavel Sokolovski (on peut noter qu'il n'y a pas de contradiction entre l'une et l'autre version). Quoiqu'il en soit, un roman se noua, le jeune homme cachant toutefois qu'il était marié, ce qui occasionna finalement la rupture de leur relation.

La conséquence pour elle de cette relation fut qu'en 1896, à l'âge de 29 ans, elle se retrouva seule avec deux jumeaux, Nikolai et Iouri, à qui elle donna comme patronyme Pavlovitch. Suivant les lois de ce temps, ils étaient considérés comme enfants illégitimes, c'est-à-dire nés hors mariage. Le Nikolai Pavlovitch Poletika dont il a été question plus haut était l'un de ces jumeaux. Il est à noter que la personnalité du second jumeau, Iouri Pavlovitch Poletika, n'est pas moins remarquable, comme il sera rapporté plus loin.

À cette époque, Nikita Pavlovitch Bratus, de retour de son service dans l'armée, obtint une place au Conseil du zemstvo²¹ de la ville de Konotop. Il était marié et avait deux enfants : Vassili et Vladimir. Un malheur se produisit : la femme de Nikita Pavlovitch tomba malade et mourut.

En 1903-1904, il fit la connaissance de Melania Poletika. L'un était un cosaque veuf avec deux enfants, plutôt bien de sa personne, l'autre une noble célibataire avec deux enfants illégitimes. Du point de vue de la société de ce temps-là, leurs

²⁰Ville du nord-est de l'Ukraine, à environ 250 km de Kiev en allant vers l'est.

²¹Circonscription administrative russe d'avant la révolution.

positions se trouvaient équilibrées.

En 1904 leur naquit leur fils Sergueï (mon père), et en 1908 encore un autre fils, Alexandre. C'est ainsi que dans leur famille grandissaient ensemble six garçons, tous frères. Comme le disait Melania Afanassievna à son mari : "Les tiens, les miens et les nôtres."

Melania Afanassievna aimait les enfants, mais les élevait sévèrement. Mon père me racontait qu'après chaque repas, toute nourriture était emportée dans une armoire qui était fermée à clef. Ainsi il était impossible de tenter par la persuasion d'avoir "encore un petit morceau à manger". Tous savaient que dans les temps entre petit déjeuner, déjeuner et dîner on ne pouvait rien obtenir.

Voici ce qu'écrivit dans ses souvenirs Nikolai Pavlovitch Poletika à propos de la famille Bratus-Poletika :

"Notre beau-père, qui avait eu deux enfants d'un premier mariage, était un homme bon, juste et droit. Il nous aimait comme ses enfants naturels, et nous l'appelions père. Avec maman, ils eurent encore deux fils, plus jeunes que nous de 7 et de 12 ans. En tout, dans notre famille, il y avait 6 garçons. La famille vivait dans une grande harmonie. Même quand tous furent adultes et volèrent de leurs propres ailes à mille verstes du nid familial, chacun de nous conservait un lien avec notre père et notre mère. Nous faisons en sorte de leur rendre visite à la maison au moins une fois, voire deux ou trois fois par an."

La famille vivait à Konotop dans une maison particulière, 48 rue Ouspenskaïa. Accolés à la maison, il y avait un petit jardin et un potager. En outre, Melania avait hérité d'un petit lopin de terre non loin de Konotop. Ce lopin de terre sauva la famille de la faim pendant les moments difficiles de la guerre civile.

En 1905, Nikolai et Iouri entrèrent au renommé Premier Lycée de Kiev, dont le nom fut changé en 1911 en Lycée de l'Empereur Alexandre. Le lycée de Kiev était considéré comme l'un des meilleurs lycées de Russie. De ses murs sortirent beaucoup de savants, d'écrivains et d'hommes publics célèbres. Qu'il me suffise de rappeler les noms de A. Vertinski, K. Paoustovski et M. Boulgakov.

Les plus jeunes des enfants firent leurs études à l'école de commerce de Konotop, qui fut peu avant la révolution transformée en lycée.

J'ai toujours maintenu des liens vivants avec tous mes six oncles-demi-frères. Avec deux d'entre eux, Iouri Pavlovitch et Nikolai Pavlovitch, c'étaient même des liens d'amitié qui nous liaient, si tant est qu'il soit permis de nommer ainsi des rapports entre adolescents et hommes adultes. J'avais établi des relations particulièrement confiantes avec Iouri Pavlovitch, qui fut en quelque sorte pour moi un précepteur spirituel.

Les frères jumeaux Kolia et Ioura connurent des destinées variées. À sa sor-



Nikita Pavlovitch Bratus et Melania Afanassievna dans le jardin de leur maison,
Konotop 1938

tie du lycée en 1914, Nikolai Pavlovitch, qui avait manifesté depuis ses jeunes années des aptitudes littéraires et un intérêt pour l'étude de l'histoire, entra au département d'histoire de la faculté d'histoire et philologie de l'université de Kiev.

En 1923, Nikolai Pavlovitch, sur le conseil de son frère Iouri, vint à Petrograd. Sa très bonne maîtrise des langues étrangères l'aida à trouver un travail dans un journal où il fut pendant longtemps "correspondant étranger spécial", traduisant des articles et des chroniques des périodiques allemands, français et anglais.

On trouve une description de la vie de la société littéraire dans la Peterbourg-Petrograd des années 20 et 30, avec beaucoup de détails intéressants sur la vie des deux frères, dans les remarquables mémoires déjà citées de Nikolai Pavlovitch (N. P. Poletika, *Choses vues et vécues*, 1982, Jérusalem).

Par la suite, Nikolai Pavlovitch Poletika devint un historien et un professeur renommé de l'université de Leningrad, auteur de deux remarquables monographies *L'assassinat de Sarajevo* (1930) et *L'origine de la première guerre mondiale* (1935, rééditée en 1968).

Je m'arrête un instant sur des événements qui sont pas mentionnés dans les mémoires de Nikolai Pavlovitch. Lors de l'évacuation des civils de Leningrad en 1944²², Alexandra Solomonovna Poupnianskaïa, femme de Nikolai Pavlovitch, perdit la vie. De leur mariage subsista une fille, Irina Nikolaïevna Poletika. En 1945, Nikolai Pavlovitch Poletika retourna à Leningrad, et il s'y maria pour la deuxième fois. Tamara était une étudiante de Nikolai Pavlovitch, et elle travaillait à un mémoire sous sa direction. Tout comme sa première femme, elle était juive. Au moment de son mariage avec Nikolai Pavlovitch, elle avait une fille en bas âge, Regina, que Nikolai Pavlovitch adopta. Tamara était une femme énergique et entreprenante. Après la guerre, les boutiques de brocante de Leningrad étaient remplies d'antiquités de premier choix, dont les propriétaires se défaisaient pour quelques sous, la faim n'ayant pas disparu avec la fin du blocus de la ville. Dotée d'un bon goût et possédant de l'argent (car les professeurs, à partir de 1946, recevaient un bon salaire), Tamara réunit une magnifique collection de vaisselle et de mobilier d'antiquariat, y compris des objets du Palais d'Hiver. Elle pensait sincèrement (du moins, c'est ce qu'elle me dit un jour) être une descendante en ligne directe du roi David. Elle n'en convenait pas à moins.

En 1948, l'ambiance à Leningrad commença à ressembler à la terreur des années 30. Il arriva que Nikolai Pavlovitch eut des tiraillements avec quelques personnages publics de l'université qui étaient munis de pleins pouvoirs. De plus, son frère jumeau Iouri avait auparavant été l'objet d'une sanction (dont il sera

²²L'encerclement de Leningrad par les troupes allemandes fut levé le 27 janvier 1944.

question en détail plus loin). Dans ces conditions, il prit la sage décision de quitter Leningrad et il partit travailler à l'université de Tachkent. C'est d'une façon analogue qu'à cette époque beaucoup procédaient, d'autant que l'"œil vigilant" du MGB²³ ne parvenait pas toujours jusqu'aux extrémités de l'empire soviétique.

Après la mort de Staline²⁴, Nikolai Pavlovitch déménagea à Minsk, où il assura un service de professeur à la faculté d'histoire de l'université, y travaillant jusqu'à son émigration en Israël.

Dans les années soixante, Nikolai Pavlovitch venait souvent à Moscou pour préparer la réédition de son livre *L'origine de la première guerre mondiale*. Au début des années 70, il vint quelques fois nous rendre visite, à Valentina et à moi dans notre appartement du boulevard Vernadski. Pour moi, Nikolai Pavlovitch représentait un fragment de quelque civilisation inconnue, et j'écoutais avidement son discours littéraire et vivant, qui alternait avec des exemples et des paradoxes historiques. Il advint aussi qu'une fois, sa fille adoptive Regina, qui s'était arrêtée de passage à Riazan chez ses parents, prit part à un exposé lors d'une conférence scolaire consacrée à S. Essenine²⁵.

En 1973, nous fûmes terrassés par la nouvelle de son émigration. Pour mon père, les conséquences de son départ furent très importantes. Il devint "interdit de sortie" et fut contraint d'abandonner son poste de président du tribunal d'arbitrage du commerce extérieur.

La vie ultérieure de Nikolai Pavlovitch se déroula de la façon suivante : à un moment donné vers la fin des années 70 survint un conflit dans ses relations avec Tamara et sa fille adoptive. De vagues rumeurs nous parvinrent, suivant lesquelles Tamara le déclara mentalement dérangé et tenta même de le placer en clinique psychiatrique. Mais il se présenta en faveur de Nikolai Pavlovitch de nouveaux amis et disciples qui ne la laissèrent pas faire.

Il en résulta une rupture complète de leurs relations. Bientôt Regina se maria avec un citoyen américain (d'origine mi-juive, mi-irlandaise, William Becker), grand patriote de l'état d'Israël. Avec sa mère, elle partit pour l'Espagne, où son mari était contractant pour le ravitaillement de la VI^e flotte en Méditerranée, et ensuite pour les USA, où elles s'installèrent de façon permanente.

C'est précisément en Israël et à cette époque que Nikolai Pavlovitch écrivit ses

²³Ministère de la sécurité d'état (1946-1954), successeur du NKVD (1934-1946), qui avait lui-même succédé à la Tcheka (1917-1922) et à la Guépéou (1922-1934), et prédécesseur du KGB (1954-1991) et enfin, tout dernièrement, du FSB (1991-...).

²⁴Le 5 mars 1953.

²⁵Sergueï Alexandrovitch Essenine (1895-1925), poète de l'époque de la révolution, originaire de l'oblast de Riazan.

souvenirs, qu'il m'est déjà arrivé plus d'une fois de mentionner et de citer ici.

Nikolaï Pavlovitch mourut en 1986 à l'âge de 90 ans et il est enterré dans l'un des plus beaux endroits de Jérusalem, le cimetière du monastère orthodoxe de Sainte Madeleine. Ainsi se réalisa la prédiction qu'une tsigane lui avait faite en 1920, suivant laquelle il serait enterré en Terre Sainte.

En 1993, alors que je me trouvais pour la première fois aux USA pour les affaires de la Fondation Soros à Washington, consultant par hasard l'annuaire téléphonique, je tombai sur le nom de Tamara Poletika. Sans y croire, je composai le numéro, et j'entendis la voix de Tamara. Elle vivait dans une maison pour personnes âgées dont l'aspect me frappa par sa magnificence, moi qui venais d'un pays ruiné où les gens avaient parfois faim. L'établissement paraissait être une maison de repos de l'intérieur du Kremlin. Tamara vivait dans un appartement d'une pièce encombré d'objets et de meubles anciens, qu'elle avait eu la sagesse d'emporter d'Union Soviétique, malgré toutes les entraves draconiennes qu'opposait alors le pouvoir aux émigrants en Israël.

Elle m'apprit que Regina vivait aussi à Washington. Elle avait un fils adolescent et une petite fille. Après de nombreuses questions, je choisis le bon moment et demandai tout de go à Tamara ce qui s'était passé dans ses relations avec Nikolaï Pavlovitch.

Sa réponse me chagrina. Elle me dit qu'avec l'âge, Nikolaï Pavlovitch "avait perdu la tête" et qu'en plus, à ce qu'elle me disait, il était devenu alcoolique et qu'en état d'ébriété il faisait des esclandres. C'est encore plus son ton, sec et complètement indifférent, qui m'affecta. Regina n'ajouta rien au récit de sa mère, mais quand nous nous retrouvâmes seuls, elle essaya de m'arracher des renseignements sur qui pouvait bien être son vrai père. Absolument rien de tout cela n'était en accord avec le caractère accommodant et doux de Nikolaï Pavlovitch. En particulier, dans ce qu'il écrivit à cette époque dans ses remarquables mémoires, il est difficile de trouver des traces de dégradation mentale.

L'impression que je retirai de ces entretiens est que ce fut l'histoire ordinaire d'un vieil homme avec toutes ses bizarreries, ses maladies et ses faiblesses, qui au décours de longues années en Russie avait été l'unique soutien de toute la famille. En Israël, Tamara et Regina, devenues économiquement indépendantes, virent s'ouvrir à elles de nouvelles perspectives de vie, et le vieillard leur était devenu un fardeau. En conséquence de quoi, sans le moindre scrupule, elles l'envoyèrent passer seul le restant de ses jours dans un établissement pour personnes âgées de Jérusalem, sans oublier de ne rien lui laisser des objets d'antiquariat.

Par la suite, je revins encore deux fois à Washington, en 1994 et en 1995, et à chaque fois je rencontrai Tamara et Regina, mais je n'appris rien de nouveau à pro-

pos de Nikolai Pavlovitch. Il est à noter qu'à Washington Tamara ne se présentait plus comme une descendante en ligne directe du roi David, mais bien plutôt, en se servant du nom de famille Poletika, comme un fragment de vieille noblesse russe. Autre détail intéressant : le mari de Regina, le ravitailleur de la VI^e flotte, évita soigneusement à chacune de mes visites de me rencontrer. Comme j'en demandais la raison à Regina, elle me dit que dans son service, on désapprouvait les rencontres avec toute personne venant de l'ex-Union Soviétique.

La fille de Nikolai Pavlovitch, Irina, vivait à Leningrad. En 1961, quand je vins étudier à l'Université de Leningrad, je vécus alors un moment chez elle, dans une petite chambre d'un cauchemardesque appartement communautaire, quelque part rue du 10^e Soviet. De mes conversations avec elle, je compris qu'elle ne maintenait plus aucun lien avec son père, et cela d'un commun accord.

Irina était une représentante typique de l'intelligentsia travailleuse soviétique-russe. La vie n'a pas été tendre avec elle. Célibataire, elle avait pendant la guerre contracté une tuberculose qui la conduisit peu à peu au cimetière au début du siècle nouveau.

Le destin de Iouri Pavlovitch, le jumeau de Nikolai Pavlovitch, se déroula autrement. Son inclination pour la littérature se manifesta plus tardivement que chez son frère. À sa sortie du lycée en 1914, il entra à la faculté de mathématiques de l'université de Kiev. Nikolai Pavlovitch écrit dans ses mémoires que la raison de cette décision était son désir de prouver à son professeur de mathématiques au lycée qu'il avait de réelles capacités en mathématiques, alors que son professeur soutenait qu'il n'en avait pas. Au bout de la première année de cours, il lui apparut clairement qu'il avait fait une erreur, et que son professeur du lycée avait raison.

En vertu d'une loi de 1915, en tant qu'étudiant de 2^e année, il devait répondre à l'appel d'une école d'aspirants, et c'est pourquoi il se présenta à l'école d'infanterie de Kiev, d'où il fut envoyé en 1916 comme aspirant dans l'armée régulière. Il prit part à des actions militaires sur le front roumain en 1917, obtenant le grade de capitaine en second de l'armée tsariste, et fut même proposé pour être décoré de la médaille d'or de St Georges.

Après la révolution d'octobre et la désagrégation du front, Iouri Pavlovitch rentra à Konotop, et de là à Kiev, où commença son activité littéraire. Ses premiers essais en vers furent approuvés par les poètes ukrainiens M. Voronoï et A. Oles. À la même époque, il fit la connaissance de l'éminent poète ukrainien Pavel Grigorievitch Tytchina. Aux dires de Iou. P. Poletika, les vers de Tytchina firent sur son frère et sur lui une énorme impression. Avec l'assentiment de P. Tytchina, Iouri Pavlovitch traduisit en russe deux recueils de ses vers de jeunesse, qui furent édités à Kiev, 'Les clarinettes solaires' et 'La charrue'.

Dans la suite des temps, étant devenu président du Présidium du Soviet suprême de la RSS d'Ukraine, P. Tytchina aida Iouri Pavlovitch à rentrer en Ukraine en 1947 après sa déportation à la Kolyma²⁶.

Au printemps 1921, Iou. N. Poletika, comme ex-officier de l'armée tsariste, fut arrêté près d'Ekaterinoslav par un détachement spécial (tchékiste) de la première armée de cavalerie de Boudienny, alors qu'après un hiver affamé à Kiev il avait décidé d'aller vers le sud à la recherche de nourriture. À ce que racontait Iouri Pavlovitch, il était promis à être fusillé, mais le juge d'instruction militaire, un ancien étudiant, en fouillant ses affaires, trouva des vers qui lui plurent et il insista pour qu'il soit condamné à la relégation en camp de travail. Il fut bientôt libéré et rentra à Konotop. Lors d'une conversation sur ce sujet, Iouri Pavlovitch m'expliqua qu'à cette époque c'était la règle que, si on n'était pas fusillé immédiatement, on était libéré au bout de quelque temps, ce qui fut en effet ce qui lui arriva. C'est ainsi que ses vers lui sauvèrent la vie.

En 1922, il décida de tenter sa chance à Moscou et à Petrograd. Moscou ne lui plut pas ; elle était remplie d'étrangers, et il était presque impossible d'y trouver un logis quel qu'il soit.

En revanche à Petrograd, il trouva rapidement une chambre et un travail en qualité de correcteur à la Vetchernaïa Krasnaïa Gazeta. Les capacités littéraires de Iouri Pavlovitch furent vite remarquées et appréciées par les éditeurs du journal. À partir de ce moment commença pour lui une longue et féconde période de travail en qualité de poète, de journaliste et de critique littéraire. Il fut admis à l'Union Panrusse des Écrivains, fit la connaissance d'écrivains de Petrograd, les Frères de Sérapion. Dans les années 1923-1926, il devint l'un des auteurs principaux en matière de critique au journal Russkii Sovremennik, à la rédaction duquel entrèrent E. A. Zamiatine, A. D. Tikhonov (Serebrov) et K. I. Tchoukovski. Son style littéraire se caractérisait par une liberté intérieure et une acuité qu'appréciait particulièrement E. A. Zamiatine. Le Russkii Sovremennik était formellement sans-parti, mais en réalité dans l'opposition, ce qui fut la cause de sa fermeture en 1926.

Dans ces mêmes années, ses articles critiques bien aiguisés furent imprimés en essais et en feuilletons dans les journaux Pravda, Troud et Izvestia. Mais écrire avec autant de liberté et d'acuité que dans les années 20 devint dans les années 30 impossible. On recherchait d'autres auteurs. Dans ces conditions, Iouri Pavlovitch

²⁶La Kolyma, région de l'Extrême-Orient russe au nord du cercle polaire, était parsemée d'un ensemble de camps de travail parmi les plus durs de l'archipel du goulag.

trouva un travail au journal Nachi Dostijenja²⁷, qui était publié par A. M. Gorki. Iouri Pavlovitch se mit à écrire des essais pour Nachi Dostijenja, que Gorki publiait volontiers, en dépit du fait que Iouri Pavlovitch critiquait quelques-unes des méthodes grâce auxquelles ces réalisations avaient été obtenues.

À l'automne 1936, après la fin du procès du "centre trotskisto-zinovievien"²⁸, Iouri Pavlovitch s'exprima imprudemment de façon critique au sujet de l'ex-directeur du NKVD Iagoda²⁹, d'où s'ensuivirent dénonciation et arrestation. Il fut condamné en vertu de l'article 58-10 (calomnie et propagande contre le pouvoir soviétique) à 5 ans de privation de ses droits et à l'interdiction de vivre dans les grandes villes.

Au printemps 1937, Iagoda fut arrêté et plus tard fusillé, mais la Themis soviétique ne lâchait pas volontiers ses victimes. Un pourvoi de son avocat fut rejeté. Le tribunal refusa la révision de son cas et confirma le verdict précédent. Deux mois plus tard, sa femme Lida et sa fille de dix ans Olga furent envoyées en "résidence permanente" dans un village perdu de Bachkirie.

C'est ainsi que Iouri Pavlovitch se retrouva dans un camp de la Kolyma, dans lequel il séjourna en tout 8 ans. Il y fut employé à l'extraction du charbon dans les mines, à la construction et au pavage d'une route appelée "La Voie Lactée" qui conduisait de la Kolyma vers des mines d'or. Il se retrouva quelquefois au bord de la tombe, mais finalement survécut. À la fin de sa peine, il travaillait comme gardien au magasin des outils.

L'épisode suivant permet de caractériser son état physique et moral d'alors. Au début, on lui proposa de travailler comme comptable du magasin, mais il refusa. Quand je lui demandai: "Pourquoi, oncle Ioura, avez-vous refusé ce poste ?", il me répondit: "Choura³⁰, je n'étais pas en état d'effectuer des comptes ni de calculer des pourcentages." Et c'est un diplômé de première année de la faculté de mathématiques de l'université de Kiev qui disait cela.

En 1947, grâce à l'appui de P. Tytchina, il obtint l'autorisation de rentrer à

²⁷Nos Réalisations.

²⁸Un des grands procès politiques (dits procès de Moscou) montés par Staline pour éliminer ses opposants, en l'occurrence principalement les vieux bolcheviks Zinoviev et Kamenev, sous l'accusation de trotskisme. Trotsky, quant à lui, avait été exclu du parti et exilé dès 1927 pour être finalement expulsé en 1929, avant d'être assassiné au Mexique sur ordre de Staline en 1940.

²⁹Directeur du NKVD de 1934 à 1936, ordonnateur sur l'injonction de Staline des procès de Moscou qui se soldèrent par l'exécution de Zinoviev et Kamenev, il fut lui-même d'abord destitué dès septembre 1936 par Staline pour être remplacé par son adjoint Iéjov et finalement arrêté et fusillé au terme du dernier des grands procès de Moscou en 1938.

³⁰Diminutif, un peu moins courant que Sacha, d'Alexandre

Konotop, où il vécut jusqu'à sa fin. Après le XX^e congrès³¹ s'ouvrit enfin pour lui la possibilité de poursuivre ses activités littéraires. Ses brefs comptes-rendus vinrent à être imprimés dans les journaux Novy Mir, Oktiabr, Droujba Narodov, Zvezda, Ottchizna, Sovietskaïa Ukraïna. Mais sa santé était minée. "Il ne me sera pas donné de sortir mes épis. Je mourrai comme une graine vide", disait-il.

À l'époque de notre dernière rencontre à Konotop en 1964, en réponse à mes observations optimistes de convenance au sujet de sa santé, il me dit : "Une année à la Kolyma doit être comptée comme 5 années de vie". Il avait raison. Iouri Pavlovitch Poletika passa de vie à trépas à l'automne 1965, tandis que son frère jumeau Nikolai Pavlovitch vécut 23 années de plus.

Sur la Kolyma, Iouri Pavlovitch écrivit le poème "Le plan", dont je donnerai le texte plus loin.

Nous trouvâmes, mon père et moi, des variantes du poème "Le plan" dans les papiers de Iouri Pavlovitch quand nous vînmes à Konotop en 1966 avant la vente de la maison. Il faut dire qu'après la mort de Iouri Pavlovitch, tous ses frères refusèrent la succession, et c'est ainsi que la maison échut à une femme qui était la deuxième épouse de Iouri Pavlovitch et avait pris soin de lui jusqu'à sa fin. La destinée des archives complètes de Iouri Pavlovitch et l'existence possible d'autres variantes de ce poème me sont totalement inconnues, bien que je sache d'après ce que m'avait dit Regina Poletika, qu'il avait écrit des mémoires. Iouri Pavlovitch chérissait ce poème comme une sorte de testament poétique et rêvait de le faire imprimer. Je serai heureux si ce rêve parvient à se réaliser.

Après la désagrégation de l'URSS, la fille de Iouri Pavlovitch, Olga Kislova, se retrouva en Ukraine et le lien avec elle se perdit. Le mari d'Olga, Valentin, l'officier de marine, avait, lui, traversé toute la guerre du début à la fin.

Ses souvenirs du début de cette guerre, qu'il vécut à la frontière du pays, sont intéressants. Toute la semaine précédant l'invasion, les gardes-frontières ne pouvaient pas dormir, parce qu'ils attrapaient constamment des individus qui violaient la frontière, envoyés spéciaux des Allemands, qui employaient pour cela des habitants de la région. Finalement, dans la nuit du 21 juin 1941, son poste-frontière s'endormit sans inquiétude et se réveilla alors qu'il était déjà à l'arrière du front allemand. Il s'efforça alors sans succès de sortir de l'encerclement, et jusqu'en 1944 fit le coup de feu comme partisan, terminant finalement la guerre comme élément de l'armée régulière.

³¹Le XX^e congrès du PCUS en février 1956, 3 ans après la mort de Staline, lors duquel son premier secrétaire Nikita Khrouchtchev dénonça les crimes de Staline et ouvrit la porte à la déstalinisation du pays.

Valentin et Olga avaient deux enfants : une fille dont malheureusement j'ai oublié le nom, et un fils, Sergueï, qui suivit les traces de son père et partit naviguer dans un sous-marin atomique de la flotte du Pacifique.

En explorant les archives de Konotop, nous trouvâmes quelques documents intéressants. L'un d'eux était un décret attribuant à Nikolaï Pavlovitch et à Iouri Pavlovitch l'appellation de "citoyens de marque et d'honneur de la ville de Konotop". Quand je demandai à mon père la raison de la publication de ce document, il me répondit que la citoyenneté d'honneur dans la Russie tsariste constituait un substitut d'appartenance à la noblesse. En raison de leur origine, Nikolaï Pavlovitch et Iouri Pavlovitch ne pouvaient prétendre à la pleine reconnaissance d'une appartenance à la noblesse, malgré l'origine noble de leur mère, car la noblesse en Russie ne se transmettait pas en principe par la lignée maternelle. C'est grâce à l'insistance de Melania Afanassievna que ses enfants reçurent ces certificats d'"ersatz de noblesse".

Parmi les autres documents trouvés dans ces archives, qui frappèrent mon esprit, il y avait une lettre du directeur du lycée de Konotop au médecin du zemstvo, portant requête d'inspecter les appartements que prenaient les élèves pour en vérifier l'état sanitaire et hygiénique, ainsi qu'une déclaration d'un cycle annuel de conférences pour l'augmentation de la qualification des médecins du zemstvo de Kiev, proposant dix cours de diverses spécialités médicales. Tout ceci faisait un contraste saisissant avec les allégations de la propagande soviétique à propos d'un supposé état misérable de la médecine dans la Russie tsariste.

Des enfants du premier mariage de Nikita Pavlovitch, Volodia et Vassili, je ne sais pas grand chose. Tous deux firent des études pratiques, en particulier Vassili Nikitovitch qui vivait à Vinnitsa³² où il travaillait comme comptable. Je fis de manière beaucoup plus proche la connaissance de sa fille Nina, qui était professeure à l'institut médical de Vinnitsa où elle occupait la chaire des fonctions supérieures du système nerveux. Nina est morte au seuil du nouveau siècle. Sa fille Olga Konik, médecin, vit à Kiev avec ses deux fils.

Vladimir Nikitovitch était chargé de cours à l'institut d'agriculture de Kiev, où il était spécialiste des parasites du bois. En 1964, je fus hébergé chez lui, rue Reïtarska. Sa femme, dont j'ai malheureusement oublié le nom, était médecin psychiatre. Au temps de la guerre, elle avait organisé dans la Kiev occupée une policlinique pour la population locale où venaient clandestinement se faire soigner des dizaines de soldats soviétiques blessés. Pour cette action, elle fut décorée de l'ordre de Lénine, l'une des plus hautes distinctions de l'époque.

³²Ville d'Ukraine au sud-ouest de Kiev et au sud de Jitomir.

Je lui demandai comment elle avait réussi à mener à bien une entreprise aussi risquée sous le nez des Allemands. Elle me répondit que les Allemands craignaient beaucoup les épidémies et qu'ils étaient contents que quelqu'un s'occupe de la prophylaxie médicale de la population locale et que pour cette raison, c'était son impression, les Allemands étaient assez confiants et la croyaient sur parole.

Vladimir Nikitovitch avait un fils, qui donnait l'impression d'être un homme très étrange. Je le vis pour la dernière fois en 1984, alors que ses parents n'étaient déjà plus de ce monde.

Le frère cadet de mon père, Alexandre Nikitovitch Bratus, fit ses études à l'institut des transports ferroviaires de Kharkov, où il demeura comme professeur. À la fin des années trente, il fut mobilisé dans l'armée, traversa toute la guerre jusqu'au grade de colonel. À l'automne 1943, avec des détachements d'avant-garde de l'Armée Rouge, il libéra sa ville natale de Konotop où il trouva ses père et mère qui se cachaient dans une cave, affamés et transis de froid. L'ayant appris, le corps entier des officiers de son régiment donnèrent leur ration d'officier aux vieillards. Ainsi fut accomplie une "histoire biblique" dans laquelle un fils libère ses parents de leur captivité.

Pendant l'occupation, les Allemands ne touchaient pas aux vieux, mais ceux-ci étaient dans un état de grande nécessité, ne recevant aucune aide de leurs enfants, qui se trouvaient tous de l'autre côté de la ligne de front.

À l'hiver 1944-45, Alexandre Nikitich participa à la libération des camps de la mort d'Auschwitz et de Birkenau. C'est là qu'il fit la connaissance de l'infirmière Maria (Maria Semionovna Bratus) qui devint sa deuxième femme.

Du premier mariage d'Alexandre Nikitich, il lui restait une fille, Elena, qui était née avant la guerre. Dans les années 80, j'appris par hasard qu'elle était professeur de mathématiques dans l'une des meilleures écoles de Moscou, mais malheureusement je ne pus jamais la rencontrer.

Après la guerre, Alexandre Nikitich vécut à Leningrad, où jusqu'à sa retraite il travailla à l'Académie Militaire de l'Arrière et des Transports.

Alexandre Nikitich était pourvu de quantité de traits de caractère remarquables. C'était une combinaison de fermeté et de pondération avec un esprit vif et une sorte de philosophie naturelle d'une conduite rationnelle de soi. C'était particulièrement dans ses lettres que se manifestaient ces qualités : il pouvait dans une petite carte postale placer une quantité maximale d'informations complètes, qui auraient demandé à n'importe qui d'autre que lui de nombreuses pages.

Mon père me dit à maintes reprises que c'était particulièrement Alexandre Nikitich, à un bien plus haut degré que lui-même, qui avait hérité des traits de caractère de leur père Nikita Pavlovitch Bratus.

De tous mes nombreux parents, la fille d'Alexandre Nikitich, Tatiana Alexandrovna Bratus me semble être la personne la plus proche. La dernière fois que je vis Alexandre Nikitich, c'était en 2003, deux ans avant sa mort, dans sa datcha de Rochtchino près de Saint-Petersbourg. Maria Semionovna, qui mourut en 1994, et lui-même aimaient beaucoup leur datcha et attendaient avec impatience l'été pour pouvoir s'y installer.

Dans les dernières années de sa vie, Alexandre Nikitich ne sortait plus hors de chez lui tant qu'il était en ville, mais la vie dans sa datcha exerçait toujours une influence favorable sur sa condition physique. Un des secrets de cette embellie était le fait suivant. Lorsqu'il était autrefois au front, Alexandre Nikitich aimait boire après le repas deux petits verres de vodka, et quand sa fille Tania l'approvisionnait dans sa datcha en produits pour la semaine, elle lui rapportait toujours de la vodka, se fondant sur son appréciation personnelle de ce qui devait être la norme de consommation quotidienne de cette boisson pour son vieux père.

Néanmoins, Alexandre Nikitich avait sur cette norme une autre opinion. Dans le but de remédier à cette situation dans le sens de ses besoins, il augmenta méthodiquement la longueur de ses promenades à pied de 50 pas par jour. Au bout d'un mois d'un tel entraînement, sa condition physique lui permit de faire des promenades de 1000 pas, ce qui lui suffisait pour aller jusqu'au kiosque le plus proche et rentrer à la maison muni d'une bouteille de vodka supplémentaire.

Le lecteur qui tirera de cette histoire la conclusion qu'Alexandre Nikitich avait un funeste penchant pour l'alcool se trompera complètement. Tout simplement, pour Alexandre Nikitich, cette bouteille de vodka complémentaire était la récompense des efforts quotidiens qu'il menait pour vaincre les infirmités séniles qui le gagnaient.

Vera et Lazare

Mes grands-parents du côté maternel, Lazare Moïseïevitch Edelstein et Vera Wulfovna Korn, descendaient à la première génération de juifs exilés en Sibérie.

Né en 1848 et mort en 1912 dans la ville de Sibérie de Verkhooudinsk, mon arrière-grand-père Moïseï Zelikovitch Edelstein, à ce que disait ma mère (qui le tenait elle-même de sa mère, ma grand-mère Vera Wulfovna), servit comme soldat-cantonnier "nikolaïevien". C'est ainsi qu'on nommait les juifs qu'on envoyait servir comme soldats dans l'armée tsariste au temps de Nicolas 1^{er}, de 1826 à 1856. On prenait comme cantonniers des garçons à partir de 12 ans, à raison de 10 pour 1000 hommes. Jusqu'à 18 ans on les instruisait, après quoi ils servaient

dans l'armée pendant 25 ans. La majorité de ces cantonniers étaient convertis de force au christianisme. Ayant servi jusqu'au grade de sergent, le plus haut grade militaire possible pour un juif, mon arrière grand-père Moïseï fut dégradé et banni au motif que, n'ayant pas supporté un outrage d'un tout jeune officier, il l'avait frappé avec une bûche, si bien qu'après être "passé par les baguettes"³³, il fut envoyé en Sibérie sous escorte, accompagné de sa très jeune épouse, mon arrière grand-mère Feïga.

Le père de ma grand-mère Feïga avait été exilé en Sibérie depuis un bourg proche de la ville de Vilno (aujourd'hui Vilnius) pour sa participation à l'insurrection polonaise de 1863. En quoi avait consisté cette participation, je l'ignore. J'ai longtemps pensé que cet exil avait en réalité une cause cachée. Mais en 2010, j'eus l'occasion d'en discuter avec un rabbin de ma connaissance, qui m'assura qu'en effet une certaine part de la population juive avait été mêlée à l'insurrection et avait subi des peines criminelles qui consistaient souvent en un bannissement.

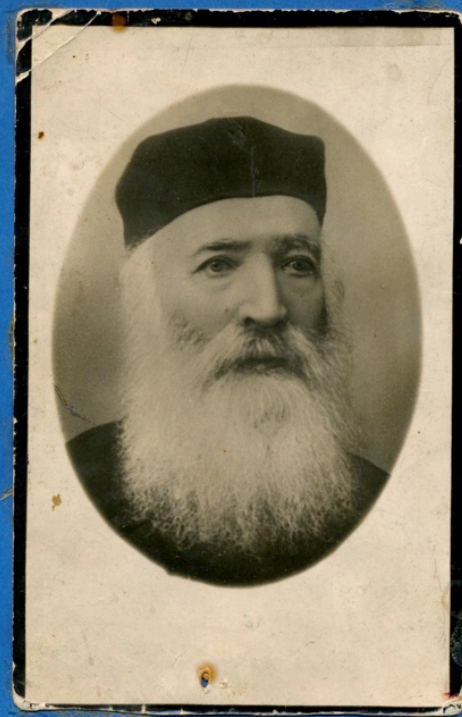
En rassemblant tous ces éléments, on peut affirmer qu'ils furent tous deux envoyés en Sibérie entre 1856 et 1864. L'année de naissance de mon grand-père se situait autour de 1883-1885, et celle de ma grand-mère était de dix ans postérieure.

Le nom de famille Edelstein témoigne sans aucun doute possible du fait que mon arrière-grand-père venait d'une famille de juifs allemands. La racine "edel", c'est-à-dire noble, montre que sa famille était d'un milieu plutôt aisé, puisque de tels "beaux" noms de famille se vendaient en Allemagne pour de l'argent.

En revanche, on ne prenait dans les cantonniers que des rejetons de familles très pauvres (les riches payaient pour s'en faire dispenser) ou des orphelins. Il existait aussi une variante selon laquelle la communauté juive s'exonérait de ses impôts par la remise de conscrits. On peut en déduire qu'à cette époque il n'y avait déjà plus de riches Edelstein. Le nom de famille Korn est aussi d'origine allemande, en sorte que les deux bannis Edelstein et Korn se retrouvèrent sur le territoire russe, provenant d'Allemagne ou de Pologne.

Du père de mon grand-père, Moïseï, je sais qu'il vécut dans une dure misère et que jusqu'à la fin de sa vie il ne put se faire à la vie en Sibérie. Au contraire, le père de ma grand-mère, Wulf Korn, s'y était habitué assez vite et louait une terre dans le village de Tchiron (aujourd'hui dans le kraï de Transbaïkalie, raïon de Chilkinsk), où il s'occupait avec succès de l'élevage de bétail. À ce que disait ma grand-mère, cette occupation n'allait pas sans risque. À l'époque où on conduisait le bétail pour la vente ou après leur achat, il n'était pas rare de tomber sur

³³Punition en cours dans nombre d'armées, qui consistait à faire passer le réprouvé, les épaules nues, entre deux rangs de ses camarades armés de baguettes au moyen desquelles ils le frappaient.



ЭДЕЛЬШТЕЙН МОИСЕЙ ЗЕЛИКОВИЧ

Родился в 1848 году, умер - 1912 году в сибирском городе Верхнеудинске
Был николаевским солдатом-контрастом, дослужился до фельдфебеля /вне-
шнее воинское звание для еврея/. Разжалован и сослан в Сибирь из-за того,
что не стерпел оскорбления от мальчишки-офицера, ударив его палочкой, за
что был "прогнан сквозь строй" и выслан в Сибирь на этап с сопровожда-
ющей его очень молодой женой - моей бабушкой Фейгой.

Moïseï Zelikovitch Edelstein



Feiga Edelstein



Wulf Korn et sa famille

des bandits khounkhouzes (mot que je tiens de ma grand-mère depuis ma prime enfance) chinois.

Vers la fin de sa vie, Wulf Korn visita ce bourg proche de Vilno d'où il avait été envoyé en Sibérie. Les habitants du bourg ne pouvaient en croire leurs yeux quand ils reconnurent de façon certaine en ce monsieur bien habillé et muni d'une montre en or le malheureux Wulf Korn qui avait été exilé en Sibérie. Il était généralement admis que la Sibérie était un lieu d'où on ne revenait pas vivant, et encore moins vivant et riche.

Voici l'une des histoires que j'ai entendues de la bouche de ma grand-mère à propos de Wulf Korn. Pour discuter d'affaires propos de la vente de bêtes, il avait l'habitude d'inviter quelques riches propriétaires de bétail bouriates. Sur la table il y avait une coupe pleine d'oranges, ce que les Bouriates virent au premier coup d'œil, et par ailleurs Wulf leur répétait continuellement : "Mangez, mangez sans cérémonies." Vers la fin de la discussion, l'un des Bouriates, montrant la coupe, demanda discrètement : "Puis-je manger une des cérémonies ?" Et voici une autre histoire que racontait ma grand-mère. Wulf et un de ses compagnons avaient l'habitude de se retrouver dans un cabaret, toujours le même, où ils commandaient une omelette de 20 œufs. Une fois, on décida de leur faire une petite farce et au lieu d'une omelette de 20 œufs on leur apporta une omelette de 30 œufs. Ils s'efforcèrent pendant longtemps de la manger complètement sans y parvenir, jusqu'à ce que le compagnon de Wulf lui dise : 'Tu sais, Wulf, c'est certain,

je vais mourir bientôt.” “Et pourquoi crois-tu cela, Haïm ?” “Eh bien voilà, j’ai toujours jusqu’ici réussi à terminer notre omelette, mais cette fois, je n’y parviens pas.”

En Sibérie, il n’y avait pas de concentration de populations juives et donc pas de synagogues ; c’est pourquoi la première génération d’exilés juifs, dont faisaient partie mon grand-père et ma grand-mère étaient éduqués dans un environnement de langue russe. Ni Grand-Père ni Grand-Mère ne maîtrisaient le yiddish. Ils ne connaissaient que quelques mots isolés. Quand on jouait la *karminskaya*³⁴, Grand-Mère disait : “C’est notre musique !” Autant que je me souviens, chez Grand-Père et Grand-Mère, on n’observait aucune tradition ni aucune fête, ni juives ni chrétiennes. Peut-être, se dira-t-on, l’arrière-grand-père Moïseï avait-il été converti au christianisme alors qu’il était cantonnier et, ayant perdu son ancienne foi, tout compte fait, n’en avait-il pas acquis de nouvelle, et cette particularité s’était-elle transmise à ses enfants. Mais ce n’était pas le cas puisque, comme je l’ai appris récemment, la naissance de sa fille Rachel avait été déclarée sur le registre de la synagogue de la ville de Khabarovsk. Plus probablement, cette situation résultait de la tendance générale de l’époque communiste athée, quand il semblait à beaucoup de gens qu’une appartenance nationale et religieuse était la manifestation d’une survivance ataviste opposée au nouvel avenir “radieux”.

Lors du recensement général de 1937, à la rubrique ‘nationalité’, mon grand-père écrivit ‘russe’. Il est à noter qu’à l’époque de la guerre, il perdit rapidement toutes ses illusions relatives à ses origines nationales.

Mon grand-père avait deux frères, Zinoviï et Abram, et aussi trois sœurs, Maria (Grossman), Chaïa et Sarra (Bergut), et ma grand-mère seulement une sœur, Ronia. Mon grand-père épousa en 1913 Vera Korn, et un de ses frères la sœur de Vera, Ronia. C’est-à-dire que deux frères épousèrent deux sœurs. J’ignore si cela se produisit simultanément ou séquentiellement, mais il n’en reste pas moins que mon grand-père et son frère étaient mariés à deux sœurs.

À l’époque de son mariage, mon grand-père était un entrepreneur assez heureux en affaires. Comme on dit maintenant, il avait son ‘business’. À ce que disait ma mère, et comme je le comprends, il s’agissait de commerce et de fabrication. On conserva longtemps dans la famille un somptueux couvre-lit brodé chinois et des cuillers argentées au monogramme V. Korn provenant de la dot de Grand-Mère.

De l’éducation de mon grand-père je ne sais rien ; je suppose qu’il était autodidacte. Ma grand-mère Vera avait reçu, elle, une instruction du niveau début

³⁴ Air de danse populaire typiquement russe illustré en particulier par le compositeur Glinka.

du lycée. Elle lisait beaucoup et connaissait bien la littérature russe. C'était une femme discrète et douce, entièrement absorbée par les intérêts de la famille.

Mon grand-père était, lui, un homme lumineux, vif, énergique et qui aimait la vie. Il possédait un don d'empathie pour les gens malheureux et pauvres, trait qui dans la suite des temps lui sauva la vie. Malheureusement aucun de ses fils, ni Moïseï ni Mark, ne possédait pleinement cette qualité de caractère. De son propre aveu, seule sa fille Rachel, sa première-née (du 25 juin 1914), tenait à un certain degré ces traits de son père.

Moïseï naquit en 1916. Après 1917 et pendant la durée de la guerre civile, la famille déménagea à Harbin, en Chine, où Mark naquit en 1922, et elle y vécut jusqu'au début de la NEP³⁵. A Harbin, Grand-Père s'occupait d'entrepreneuriat, mais pas toujours avec succès, bien loin de là. À ce que disait Maman, il y avait des moments où la famille était au bord de la ruine complète.

Confiant en la NEP, Grand-Père rentra en Russie en 1923 en qualité de représentant de la firme commerciale américaine "China North Limited". Maman soutenait que tous les parents de son père ne retournèrent pas alors en Russie, mais qu'une partie d'entre eux émigrèrent par la suite en Australie ou aux USA.

La famille s'établit à Blagovechtchensk³⁶ sur les bords du fleuve Amour, à proximité immédiate de la frontière chinoise. Avec son frère, Grand-Père revint à une activité d'entrepreneur dont les résultats furent couronnés de succès. Vers la fin de la NEP³⁷, la famille était prospère. Grand-Père avait des parts de mines d'or, une maison à lui décorée de vases chinois, pièces d'antiquariat, une domestique et un équipage de deux coursiers pur-sang.

Tout ceci se termina en 1929 par son emprisonnement avec son frère, la confiscation de ses biens et une procédure judiciaire. Sa fille bien-aimée Rachel fut déclarée déçue de tous ses droits³⁸ et il lui fut interdit de poursuivre son instruction scolaire, alors qu'elle était en 8^e ou 10^e classe³⁹. On peut lire ci-dessous à propos de ces événements les souvenirs du fils puîné Moïseï Lazarevitch Edelstein, qui à l'évidence avait un talent littéraire certain.

³⁵Novaïa Economitcheskaiïa Politika, nouvelle politique économique impulsée par Lénine en 1921-22 pour réintroduire un peu d'économie de marché dans une société soviétique exsangue.

³⁶Capitale de l'oblast de l'Amour, qui n'est séparée de la ville chinoise de Heihe que par le fleuve Amour, elle est de nos jours - 2021 - un symbole national de la coopération russo-chinoise, avec un pont routier et bientôt un téléphérique pour les piétons sur le fleuve.

³⁷... qui se termina brutalement en 1928.

³⁸Exactement 'lichenka' (féminin de lichets, pluriel lichentsi), de 'lichit' ', priver ; c'est-à-dire, selon la constitution de 1936 de l'URSS, qu'elle était 'privée de ses droits d'électrice et de tous ses autres droits civiques en raison de son appartenance à la classe des exploités'.

³⁹Entre 14 et 16 ans.



Vera Korn



Lazare Edelstein



Rachel Edelstein en 1919

Un bâtiment gris sombre au centre de la ville. La Vetcheka - Guéguépou⁴⁰

Le nom du chef - le bruit du chien relevé d'un pistolet chargé, chargeur engagé.

Il est de taille moyenne, un peu au-dessus de la normale. C'est l'hiver, il est vêtu d'une bortchatka⁴¹ noire à col de fourrure, invariablement agrémentée d'un mauser suspendu dans son étui de cuir raide à un long ceinturon, et aussi d'un pince-nez à la Tchekhov au bout d'un cordon noir. Sans qu'il y ait une raison à cela, je l'avais souvent rencontré dans les rues de la ville. Je le voyais souvent, marchant de son pas énergique d'homme affairé. Il allait sans jamais se retourner, dirigeant son regard toujours vers l'avant et ne répondant jamais aux salutations. Il m'arriva une fois de le voir accompagné de son ordonnance, et je pus alors voir à loisir sa pelisse de cavalerie décorée sur la poitrine de la médaille de l' "Ordre du Combattant Rouge". Je n'arrive pas à présent à me souvenir de son nom, un nom en 'ski'. Dobrovolski ? Grokholski ? Non, rien à faire, ce n'est pas ça !

Dans les sous-sols de ce bâtiment étaient assis dans leur presque totalité l'ensemble des commerçants de Blagovetchtchensk, et parmi eux mon père. Voilà, je me souviens ! Son nom était Gorski. Oui, c'est bien ce qu'il me semble, Gorski. Il avait plu toute la nuit et du toit coulaient des torrents d'eau comme des sanglots. Vers le matin quelques hommes entrèrent tout d'un coup dans la maison. Je ne me souviens que de ce que fit ma mère ; elle surgit hors de la chambre, mais à la porte elle fut arrêtée au passage par un grand type en manteau de cuir qui se tenait devant elle. Elle poussa un cri, et moi-même poussant un cri, je me précipitai vers elle. Mon père sortit à son tour. Il était pâle, mais s'efforçait de se contenir. La scène devenait de plus en plus pénible. Ma mère était assise dans un coin et pleurait. Ces gens échangeaient entre eux des propos d'un ton indifférent. Et moi, je craignais de ne pas pouvoir supporter tout ça, mais je ne voulais pas leur donner le plaisir de me voir pleurer. Ma mère n'exprimait presque aucun sentiment. Tous, nous reconduisions notre père, nous élançant pour lui baiser les mains, mais lui s'en alla entouré des hommes en cuir, ne se tournant que vers elle, et répétant ces mots : "Il ne faut pas, tranquillise-toi, tout se passera bien, tout se passera bien."

⁴⁰Vserossiïskaïa Tchrezvytchaïnaïa Komissia - Glavnoïe Gosouarstvennoïe Polititcheskoïe Upravlenie : la Tcheka (commission extraordinaire panrusse à la lutte contre les activités contre-révolutionnaires et le sabotage auprès du soviet des commissaires du peuple de la RSFR), fondée en 1917 par Félix Dzerjinski, à laquelle succéda de 1922 à 1934 la Guépou (direction politique gouvernementale, la police politique), acronyme ici précédé d'un G pour Glavnoïe, 'principale'.

⁴¹Pelisse sibérienne.

Une série de bruits suivit, et puis plus rien. Le clapotis des sabots du cheval, et en rentrant dans la maison fouillée, retournée de fond en comble, un pesant silence. C'est ainsi que cette terrible nuit restera dans ma mémoire jusqu'à ma mort. Alors, il fallait en premier lieu se taire et tenter de comprendre ce que pouvait vouloir dire une telle humiliation d'un homme par un autre homme, l'absence de limites et l'abus de pouvoir d'un homme armé envers un homme sans défense. Les journées passaient dans une succession brouillonne, mais chacune était toujours plus angoissante. Lentement se traînaient les bandes noires et grises des jours et des nuits ; elles rampaient dans un profond silence, remplies d'un pressentiment funeste et rien ne permettait de dire quand cesserait leur cours lent et douloureux.

Mais voilà, en vérité, le malheur n'arrive pas en une seule fois ! Ce que nous avons construit et qui nous appartenait, ou, suivant l'expression qui avait cours alors, nos biens meubles et immeubles, était passible de confiscation immédiate. On voyait sans arrêt entrer et sortir des individus portant canne et maroquin. Ils enregistrèrent les objets, et deux moujiks étrangers à la maison venaient de la rue jusqu'à la porte avec un chariot pour emporter les meubles et les lots qui allaient avec eux. Sur les tables, les chaises, les divans, étaient disposés en désordre des manteaux, des robes, des pardessus. Tasses, services complets, vases, vaisselle de table et couverts étaient là, tous retirés du buffet. Et devenus pour nous un synonyme de satan, continuellement des hommes venaient, humaient, observaient, pour saisir et coucher par écrit dans leur maudit registre. En une semaine, il ne resta presque plus rien dans notre maison vidée, et ce qu'on réussit à sauver était vraiment bien peu de chose. Peut-être seulement un piano droit, un vieux Becker, qui fut plus tard transporté à Moscou et qui à ce jour se trouve chez mon frère cadet Mark à Ilinskoïe. Au bout de quelques mois de séjour de mon père en prison, alors que les grands froids approchaient, on arriva à la conclusion de l'instruction de notre affaire, qui faisait alors grand bruit dans tout l'Extrême-Orient russe. Le chef d'accusation était la concussion pour tout un groupe de nepmen⁴² qui travaillaient au finotdel⁴³ de Blagovechtchensk et au service de navigation de l'Amour. Plus de cinquante inculpés figuraient sur le banc des accusés. Le procès ouvert au public, la salle pliant sous le poids de l'assistance, se tint dans ce qui avait été leur club, le cercle Podbelski⁴⁴, qui jouxtait notre école primaire, près du jardin municipal de l'Amour.

⁴²Un nepman était un entrepreneur, qui, tel Lazare Edelstein, s'était enrichi grâce à la NEP.

⁴³Division des affaires financières.

⁴⁴Nommé ainsi en l'honneur de Vadim Podbelski, révolutionnaire bolchevik mort en 1920.

Chaque jour, les inculpés, escortés par un détachement de cavalerie, faisaient à pied à travers toute la ville le trajet de la prison au tribunal. Je me souviens... de mon père, portant une barbe de plusieurs jours, d'un roux sombre, particulièrement soulignée par la pâleur de son visage amaigri, marchant d'habitude au premier rang vêtu d'un bortchatka noire, passant ses mains d'une manche dans l'autre comme dans un manchon féminin. Parmi les inculpés, beaucoup m'étaient connus, que je voyais souvent à la maison. Je me souviens du profil de Caucasiens de Guelachvili avec sa barbiche pointue, de l'élégant Rosenstein dans son somptueux manteau et sa chapka de boïar, de Khramov à la rousseur flamboyante, propriétaire d'établissements de bains publics, des employés de la compagnie de navigation et de "notre" compagnon, le Géorgien à la tête ronde Nikolai Cheloudiakov.

Le procès s'étendit sur presque un mois. Les séances quotidiennes consistant en la lecture complète et monotone de quantité de documents et de factures avaient vers la fin du procès réussi à épuiser les juges aussi bien que les inculpés. Jusqu'à ce jour sont associés pour moi à ces journées les mots : "addition et facture", "solde, balance, accord, brut", etc. Les lois n'avaient pas encore réussi à devenir totalement féroces, et il avait été décidé de nourrir les inculpés plusieurs fois par jour. Avec ma mère nous étions là chaque jour et nous restions jusqu'au soir, tant que les séances n'étaient pas terminées. Le journal local, l'Amourskaïa Pravda, publiait quotidiennement des comptes-rendus du procès. Et toute cette popularité malvenue qui nous était tombée dessus, il nous fallait bien, pour couronner le tout, la supporter et l'endurer.

Cette sorte de déroulement répétitif se reproduisit, mais d'une manière un peu particulière, précisément le dernier jour du procès. Ce matin-là, plus tôt que d'habitude, la troupe des inculpés avait été conduite sous escorte renforcée au tribunal. Le bâtiment du club avait de bonne heure été encerclé par la milice. L'accès du public était sévèrement restreint, mais comme nous étions déjà bien connus, nous fûmes admis sans difficulté. Le procès se conclut par les dernières paroles des inculpés, et c'est très tard, après minuit, que la sentence fut rendue. Après une longue lecture qui sembla interminable de l'acte dans lequel étaient exposées à tous les accusés les peines qui leur étaient infligées, le juge pronça quelques mots, que je rapporte ici mot à mot, en certifiant absolument leur authenticité. "En ce qui concerne les commerçants Cheloudiakov Nikolai Gavrilovitch et Edelstein Lazare Moïseïevitch, au motif du manque de preuves fournies à leur encontre, le tribunal les acquitte et ordonne leur levée d'écrou". Nous nous précipitâmes à la recherche de cochers de fiacre, mais où en trouver à pareille heure de la nuit ? Tant et si bien que nous partîmes à pied. Je

me souviens de ce trajet dans ses moindres détails. Prenant par l'avenue de la poste, nous tournâmes dans la rue Lénine près de la poste en direction de notre maison sur la rue de la Zeïa⁴⁵ en passant par l'avenue des Amériques (devenue de nos jours l'avenue de l'Internationale) et, près d'une banque au bâtiment blanc, jusque chez nous. Nous allions ainsi, n'en croyant pas notre bonheur tout nouveau après tant d'épreuves. Nous pleurions et nous riions, et nous nous embrassions encore et encore, étouffant sans bruit nos sanglots. Et se tenant à distance en arrière, avançant du pas lourd d'un homme vexé, allait solitaire 'notre compagnon' Nikolai Gavrilovitch Cheloudiakov. Pour une raison inconnue, au dernier jour du procès, aucun de ses proches ne s'était présenté.

C'est ainsi que se termina, par des changements survenus de façon très rapide, la vie que nous avons menée à Blagovechtchensk. Il fallait d'urgence chercher du travail et partir de là sans tarder. Rester sur place pour chercher une nouvelle affaire et reconstruire la famille était hors de question. Notre père, plus d'une fois et où qu'il allât, partit et revint démoralisé. Finalement, après quelque temps passé en recherches, il trouva une place dans le raïon de Slobodensk, à quelque 100 ou 150 km de Blagovechtchensk en amont du fleuve Zeïa, dans un artel⁴⁶ artisanal récemment organisé. Il fallut faire un regroupement rapide de tous, sauf pour ma sœur Rachel et pour moi. Rachel en ce temps-là était à Vladivostok, où elle étudiait, travaillait et vivait chez des parents à nous du nom de Grossman ; le père était un neveu de mon père, qui avait grâce lui bénéficié d'une formation de haut niveau et occupait un poste élevé à l'AKO, Société par Actions du Kamtchatka. Quant à moi, il me fallait terminer ma septième⁴⁷ et je fus envoyé chez d'autres parents qui étaient aussi des Edelstein, ma tante Ronia et mon oncle Zina. Tous les deux se montrèrent envers moi très gentils et accueillants, s'efforçant de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour que je me sente bien chez eux. Ils étaient d'ailleurs pour moi une parentèle très proche. Mon père et mon oncle Zina étaient frères, et ma tante Ronia était la sœur de ma mère, les deux frères ayant épousé les deux sœurs.

Comme on peut le constater à la lecture des souvenirs de Moïseï, l'acquittement qui était résulté du procès était assez inattendu. Peut-être les qualités de caractère de mon grand-père, dont j'ai parlé plus haut, avaient-elles parlé pour lui. Les poursuites judiciaires n'avaient pas concerné son frère Zinovii, et pourtant par la suite celui-ci fut arrêté et fusillé à l'époque des répressions massives de l'année

⁴⁵Fleuve de l'Extrême-Orient russe qui se jette dans l'Amour précisément à Blagovechtchensk.

⁴⁶Association autogérée de travailleurs dans l'ancienne Russie, devenue coopérative de production en URSS.

⁴⁷Vers l'âge de 15 ans.

1938. Il est visible d'après la copie de son interrogatoire (reproduit en annexe) que le NKVD était au courant de l'endroit où vivait mon grand-père à Ilinskoïe, mais lui-même n'eut à éprouver aucune forme de répression en rapport avec le cas de son frère. Je pense que le destin de Zinovïï était celui qui attendait aussi mon grand-père s'il était demeuré à Blagovechtchensk.

Après la sortie de prison de mon grand-père, notre famille fut donc contrainte de quitter Blagovechtchensk par la ligne principale du transsibérien pour le modeste village de Svobodny, où à présent se trouve le site de lancement de fusées 'Vostotchny'. Porteurs de la marque d'infamie de 'lichentsi'⁴⁸, non seulement ni Rachel ni Moïseï ne pouvaient poursuivre une formation, mais en plus ils ne pouvaient pas même trouver un travail plus ou moins convenable. Rachel et son amie Katia Sokolova (tout comme elle 'lichenka') furent contraintes d'accepter le seul type de travail qui leur fut proposé : le découpage des poissons dans une des îles proches de Vladivostok. C'était un travail pénible et sale qu'on donnait de préférence à faire aux Chinois.

Avec beaucoup de difficultés, Rachel réussit à suivre des cours de formation pour les instituteurs des écoles élémentaires des campagnes reculées de la taïga. Elle travailla dur une année entière comme institutrice dans un village perdu de Sibérie alors qu'elle avait tout juste 16 ans.

Alors commença la famine, qui se nommait collectivisation. D'après ce que me racontait Maman, durant l'hiver 1930 se présenta à la maison pour quémander du travail (couper du bois, porter de l'eau) un soi-disant koulak⁴⁹ banni, en fait un simple paysan de Russie centrale. Il rêvait de rentrer chez lui et lui disait : "Je mangerai et je ferai du lard chez vous, et au printemps je pousserai jusqu'à Tchita. À Tchita je mangerai et je ferai du lard et j'irai jusqu'à Novosibirsk, etc." La ligne principale du transsibérien (11000 km) était ainsi parsemée de villes dans lesquelles il lui fallait bien se nourrir dans le but d'accumuler suffisamment d'énergie pour pouvoir se propulser jusqu'à la ville suivante. Cette simple histoire donne à mon avis une certaine représentation des réalités de la vie dans la Russie de cette époque.

La gare d'Ilinskaïa sur la ligne du chemin de fer de Kazan

Dans la situation qui prévalait alors, mes grands-parents le savaient bien, vivre en Sibérie en étant connu pour avoir été un riche nepman était dangereux. De

⁴⁸Voir la note 38 à propos de 'lichenka'.

⁴⁹Paysan supposé riche et exploitateur, suivant la propagande de l'époque.

plus ils avaient encore des enfants à élever ; ils devaient songer à leur instruction, et ceux-ci ne pouvaient en bénéficier, frappés qu'ils étaient de la marque d'infamie des 'lichentsi'. Sur les moyens qui lui restaient (qui se résumaient à une bouteille légendaire remplie de poudre d'or, qu'il avait réussi à cacher aux tchékistes), mon grand-père se mit en route pour Moscou. Il acheta une partie d'une maison proche de la gare d'Ilinskaïa sur la ligne de chemin de fer de Kazan, à 36 km de Moscou et y obtint une autorisation d'enregistrement pour toute sa famille. Je pense que c'était pour l'époque un problème assez difficile à résoudre, et le fait qu'il y parvint témoigne encore une fois de ses capacités hors du commun d'homme d'affaires et d'organisateur.

La maison se présentait comme une ancienne datcha des environs de Moscou sur deux niveaux transformée en appartement communautaire. À notre famille appartenaient deux pièces, une grande et une plus petite, une véranda vitrée et une terrasse ouverte au rez-de-chaussée. On avait emporté de Blagovechtchensk une partie de notre mobilier, en particulier un piano droit Blüthner et un samovar, qui se trouve à présent dans notre maison de Valentinovka.

Le transfert à Moscou donna aux enfants, Rachel et Moïseï (Mark étant encore petit) l'occasion de se débarrasser du sceau infamant de 'lichentsi', c'est-à-dire frappés d'interdiction légale. Maman (Rachel) s'inscrivit à la rabfak⁵⁰, et par la suite à la faculté de droit de l'université d'état de Moscou, en cachant bien sûr son origine bourgeoise, mais en étant poursuivie pendant tout le temps de ses études par la terreur d'être démasquée.

Elle fut un jour convoquée au bureau du komsomol⁵¹, où le secrétaire-correspondant local du NKVD, la regardant fixement dans les yeux, lui déclara : "Edelstein, nous vous avons démasquée. Vous avez dissimulé votre origine bourgeoise." Rachel eut une sueur froide. "Vous êtes", poursuivit le correspondant, "la fille de l'industriel sucrier d'Odessa Lazare Edelstein". Rachel lui rit au nez. Il s'agissait très vraisemblablement d'une provocation fondée sur une intuition de classe, en escomptant que la personne soumise à l'épreuve ne maîtriserait pas ses nerfs.

Moïseï suivit avec succès des études dans un institut technique et devint officier de l'Armée Rouge. Suivant les critères de l'époque, notre famille vécut de manière prospère jusqu'à la guerre.

Sans que j'en connaisse les dates précises, je sais que vers la fin des années

⁵⁰Rabotchiï fakultet, 'faculté des travailleurs', institution propédeutique de l'URSS des années 1920 qui préparait à l'entrée à l'université les travailleurs qui n'avaient pas pu suivre des études secondaires complètes.

⁵¹Kommunisthekii soyouz molodioji, Union de la jeunesse communiste, organisation de jeunesse communiste de masse de l'URSS jusqu'à sa disparition en 1991.

30 mon grand-père organisa à Ilinskoïe un artel qui fabriquait des articles de bonneterie très simples. Autant que je puisse le comprendre, à cette époque en URSS, un artel, en qualité d'entreprise de réparation et d'entretien ou de production de marchandises en petites quantités, était la dernière forme qui restait de production non gouvernementale. L'artel continua son existence jusqu'en 1950. À l'époque de la guerre, c'était la seule source de revenus pour beaucoup d'habitants du bourg d'Ilinskoïe. Lorsque, petit garçon, je courais dans rues du bourg, des gens qui m'étaient inconnus s'écartaient sur mon passage, disant : "C'est le petit-fils de Lazare Moïseïevitch". Au salon de coiffure, on me faisait une coupe gratuitement et au marché les vendeurs me régalaient de tout ce qu'ils pouvaient. Mon grand-père était un vrai père nourricier pour de nombreuses familles et il jouissait d'un grand prestige.

À Ilinskoïe venaient souvent des parents de Sibérie. Au printemps 1941, en route pour Dniepropetrovsk, arriva à Ilinskoïe un cousin germain aveugle de mon grand-père, qu'on appelait dans la famille Abracha. C'était un homme doué de facultés musicales remarquables. Il pouvait jouer de presque tous les instruments, et même de bocaux remplis d'eau, d'une scie, etc. Aveugle depuis l'enfance, il pouvait aussi accomplir quelques tâches ménagères : préparer un repas, couper du bois et beaucoup d'autres choses encore.

À la même époque séjournait à Ilinskoïe un frère de mon père, le professeur d'histoire Nikolaï Pavlovitch Poletika, celui-là même dont j'ai plus d'une fois cité les mémoires. En ce temps-là, il était bien connu pour être un brillant publiciste et l'auteur d'une série de livres, au nombre desquels figurait son *Histoire des origines de la première guerre mondiale*, publiée sur la recommandation de Maxime Gorki lui-même.

Naturellement, la question qui était alors dans l'air était celle de la probabilité d'une guerre prochaine avec l'Allemagne. L'oncle Abracha redoutait l'éclatement de la guerre et, suivant en cela le conseil de mon père, voulait s'abstenir de son voyage à Dniepropetrovsk. Mais Nikolaï Pavlovitch lui assura qu'il ne pouvait y avoir de guerre à notre époque, et cela pour des raisons hautement scientifiques qu'il exposa brillamment. C'est ainsi qu'Hitler ne trompa pas seulement Staline, mais aussi le savant qu'on donnait pour spécialiste de l'histoire de l'origine des guerres qu'était Nikolaï Pavlovitch Poletika.

Les conséquences du voyage de l'oncle Abracha à Dniepropetrovsk furent tragiques. La ville fut prise si rapidement par les Allemands qu'il n'eut pas le temps d'être évacué. Ce qui se passa par la suite fut assez inhabituel. L'oncle Abracha passa toute la guerre dans la caserne d'un régiment d'infanterie et, d'après des témoins oculaires, il était aimé des soldats. Il parlait un peu "allemand", c'est-

à-dire qu'il connaissait le yiddish, langue qui a beaucoup de racines allemandes. Mais surtout, il pouvait jouer n'importe quelle sorte de musique à la demande des soldats. En outre, il s'acquittait de quelques tâches à la caserne. Les soldats l'appelaient "notre juif" et personne ne s'avisait jamais de le toucher.

En 1944 des détachements de l'Armée Rouge s'approchèrent de Dniepropetrovsk. Le régiment quitta la caserne, laissant l'oncle Abracha seul. D'après des témoins oculaires, il fut abattu par un officier allemand qui, passant en voiture, avait aperçu son étoile jaune sur son pardessus.

La guerre commença et il parut évident, même aux gens qui étaient éloignés de la politique, que les événements évoluaient de façon catastrophique pour la Russie. Voici une histoire de Maman Rachel. Elle apprit, alors qu'elle se trouvait dans le train, que Staline allait s'exprimer à la radio. Tout le monde attendait avec impatience son discours, et quand le train arriva en gare elle se précipita en courant à la maison. En chemin elle rencontra la laitière qui apportait chaque matin le lait à la maison. "Doussia !", s'exclama Maman, "Tu as écouté le discours de Staline. Qu'est-ce qu'il a dit ?" "Oui, je l'ai écouté", lui répondit Doussia, "Il a dit : petits frères et petites sœurs, sauve qui peut !" C'est ainsi que le petit peuple réagit spontanément à l'allocution du chef, qui pour la première fois dans l'histoire du régime soviétique avait commencé son intervention par l'expression chrétienne "Frères et Sœurs", et dont on entendit, lorsqu'il vint à boire un peu d'eau, que ses dents s'entrechoquaient contre le verre.

Et voici une histoire de ma grand-mère Vera Wulfovna. En août 1941, elle se trouvait sur la place des Trois Gares⁵² quand commença un bombardement : "Au-dessus de la place volait un avion tellement proche qu'on pouvait distinguer le visage du pilote. Tout le monde se jeta dans le métro. Les trains ne marchaient pas, et les gens allaient à pied dans les tunnels". Ma grand-mère alla à pied par les voies de la station Komsomolskaïa à la station Kirovskaïa (qui est de nos jours la station Tchistie Proudi). En septembre 1941 il devint clair que les Allemands progressaient en direction de Moscou. De façon totalement incompréhensible, au fur et à mesure de leur approche s'intensifiait un antisémitisme qui, au moins jusqu'à la guerre ne s'exprimait pas dans la vie courante. Une voisine de notre maison d'Ilinskoïe, Sonia, regardant ma grand-mère droit dans les yeux, lui dit : "Voilà les Allemands qui arrivent, vous les juifs, vous allez danser".

En août, mon père fut appelé au régiment, mais comme il était licencié ès sciences, il fut autorisé à revenir à Moscou (cette histoire sera racontée plus

⁵²Surnom de la place Komsomolskaïa - ainsi nommée en 1932 - de Moscou sur laquelle se trouvent les trois gares de Kazan, de Iaroslavl et de Saint-Petersbourg (à l'époque Leningrad).

loin). Beaucoup d'organisations, d'instituts et d'industries avaient été évacuées de Moscou. C'est en particulier dans la ville d'Orenbourg, qui à l'époque s'appelait Tchkalov, qu'avait été évacué l'Institut Pansoviétique des Sciences Juridiques (VIIouN) dans lequel travaillait mon père. En qualité de membres de la famille de mon père partirent à Orenbourg mon grand-père, ma grand-mère, ma mère et moi ; j'avais alors un an et quatre mois. À Ilinskoïe ne resta que Moïseï, qui servait dans la garnison de Moscou en qualité d'officier des troupes de transmissions.

Voici une histoire de Moïseï sur la panique du 16 octobre 1941 à Moscou: "Je marche en formation de patrouille dans l'avenue Stolechnikov. Tous les bâtiments publics et tous les magasins sont grand ouverts. Sur la rue brûlent des feux de documents. Les gens emportent hors des magasins tout ce qu'ils peuvent. Le métro ne marche pas. Sensation d'une catastrophe imminente."

Le fils cadet de mon grand-père, Mark, fut appelé sous les drapeaux dès la fin de sa scolarité secondaire, alors qu'il avait 18 ans. Il fut affecté à un établissement d'instruction militaire de Tbilissi où on préparait en une formation accélérée de 6 mois de jeunes lieutenants au commandement des batteries d'artillerie.

En dépit des circonstances, l'état d'esprit de la plus grande partie de la société des gens instruits était patriotique. Comme en témoignait Rachel, témoignage qui était conforté par celui d'autres contemporains, même dans les moments de désespoir des années 41 et 42, vivait une conviction inébranlable dans la certitude de la victoire finale.

La vie à Orenbourg était difficile. Pendant l'été caniculaire de 1942, mon père fut convoqué pour les travaux de la moisson dans un village où sévissait la maladie de Botkine⁵³, dangereuse maladie infectieuse pour le traitement de laquelle il fallait du sucre. Dans le pays prévalait un système de dur rationnement avec des normes individuelles de sucre, de beurre et d'autres produits qui étaient minimales. On pouvait les acheter au marché, mais à un prix très élevé. C'est pourquoi nous vendîmes tout ce que nous avions avec nous, y compris des objets de prix. Parmi les sources de ce revenu figurait la vente au marché de nos parts de vodka, auxquelles le rationnement nous donnait droit. Pourtant, lorsque ma grand-mère Vera essaya de vendre au marché sa bouteille de vodka, un robuste gaillard en tenue militaire s'approcha et lui demanda la permission de la goûter : "N'est-elle pas gâtée ?" Ayant saisi la bouteille, il en but le contenu cul sec en un clin d'œil et disparut.

À la fin de l'été 1942 les Allemands s'approchaient de Stalingrad. S'ils parve-

⁵³Ictère cholestatique d'origine virale, désignation russe de l'hépatite A, qui est le plus souvent asymptomatique chez l'enfant, mais qui peut être éprouvante lorsqu'elle survient à l'âge adulte.

naient à franchir la Volga, Orenbourg, qui semblait être l'arrière profond au début de la guerre, deviendrait une ville du front. C'est pourquoi jusqu'en 1943 notre famille envisageait des variantes d'une évacuation - une fuite - encore plus loin, jusqu'en Asie Centrale.

Mark était au front. La nuit, ma grand-mère s'agenouillait et priait pour lui (qui sait quel Dieu elle priait ?). La batterie d'artillerie qu'il commandait recula à travers les steppes du Don jusqu'à Stalingrad. Il participa à la défense de la ville dans la phase la plus tragique de cette bataille historique, alors que nos troupes étaient acculées dans une étroite bande de terrain sur la rive droite de la Volga. Il nous rapportait que chaque nuit des barges remplies de soldats arrivaient de la rive gauche, mais qu'au soir du jour suivant la plus grande partie d'entre eux étaient morts. C'est là qu'il fut gravement blessé, d'une plaie multiple qui touchait le dos et les jambes. Il survécut, mais resta invalide jusqu'à la fin de sa vie.

Dans les années 70, les invalides de guerre qui avaient participé à la bataille de Stalingrad reçurent l'autorisation d'acquérir pour un prix très avantageux une voiture Zaporozjets à commande entièrement manuelle. À l'occasion des cours de conduite spécialement organisés pour les invalides, la présence de Mark fut accueillie par des commérages publics : "Pour conduire une automobile, vous les juifs, vous êtes au premier rang, mais au front on ne vous a pas vus". Mark, en recevant l'affront, se lança dans une bagarre. Ce ne fut pas un esclandre mineur, le vétéran victime de la bagarre l'attaqua en justice. L'affaire fut classée sans suite.

Je rapporte cet épisode pour souligner le fond habituel d'antisémitisme d'état qui existait alors - et qui existe toujours - dans le pays. Et ceci en dépit du fait que d'après les statistiques officielles, près de 500 000 juifs avaient servi dans l'Armée Rouge, ce qui représentait environ 16% de toute la population juive de l'URSS, 80% d'entre eux ayant pris part aux combats. La décoration de Héros de l'Union Soviétique fut décernée à 131 juifs, dont 45 à titre posthume. Suivant cet indice d'héroïsme par nationalité, les Juifs occupent la troisième place, la première et la deuxième étant occupées par, respectivement, les Russes et les Ukrainiens, alors qu'en pourcentage de population à la veille de la guerre, les Juifs n'occupaient que la septième place (source : A. Schneer, *Captif*, Jérusalem, 1998).

Notre famille revint de l'évacuation d'Orenbourg à Ilinskoïe à l'automne 1943. Mon grand-père se remit au travail à l'artel, ma mère donnant des cours de droit.

À l'été 1944, Mark rentra du front. C'est pour moi un souvenir personnel d'un jour qui reste marqué dans ma mémoire. C'était le soir, et j'étais à la maison avec ma grand-mère. Il faisait sombre. Tout à coup Victor, le petit garçon du voisin arriva en courant, criant : "Voilà Mark !" Avec ma grand-mère nous nous précipitâmes en courant en direction de la porte et nous tombâmes sur Mark

appuyé sur des béquilles et accompagné d'un soldat. Chaque jour, une jeune infirmière, Tania, venait voir Mark pour les soins de sa blessure à la jambe. Au bout d'un an, elle devint sa femme Tatiana Alexeïevna.

Je me souviens d'Ilinskoïe en 1944-45 : le marché, le quai en bois de la gare, le train, la boulangerie près de laquelle tournaient en permanence du monde et des groupes de chiens affamés, le club, où il y avait parfois du cinéma. Une immense quantité de mutilés de guerre pratiquaient la mendicité dans les trains, et il y avait des culs-de-jatte dans de petits traînaux sur roues, qu'on appelait des samovars.

En général on n'avait pas de lumière électrique. Nous nous servions de lampes à pétrole. En ce qui concerne la nourriture on s'efforçait, comme à chacun des enfants de la maison, de me donner ce qu'il y avait de meilleur. Je me souviens du bœuf en boîte américain⁵⁴, de l'omelette de poudre d'œuf américaine, des 'déroutes' (galettes de pommes de terre), du cacao sucré en poudre qu'on me donnait en lieu et place de bonbons (j'ai vu mon premier bonbon emballé seulement après la guerre, en 1946).

La situation de la criminalité était très mauvaise : il était tout le temps question de personnes qui avaient été détroussées ou tuées. On leur prenait leur montre ou leur manteau, on volait leurs coupons et leur argent liquide. Rentrer le soir seul par les rues sombres de la gare à la maison était dangereux.

Mark se rétablit rapidement (il avait 19 ou 20 ans). Avec le petit voisin Victor, à l'aide d'un fusil de petit calibre, ils abattaient tous les corbeaux près de la maison. Mark s'était retrouvé au front immédiatement à la sortie du lycée et il n'avait aucune sorte de profession civile. Grâce à une recommandation de Maman, il fut admis dans un institut d'études juridiques qui préparait à un diplôme en deux ans. Il aimait beaucoup son métier de juriste et il en était toujours très fier.

L'année 1945, celle de la victoire, approchait. On donna à toute la population des postes de radio qui avaient été réglés au début de la guerre pour diffuser l'ordre du jour. Chaque jour, la voix inoubliable de Lévitane communiquait : "Nos troupes ont pris la ville de..." et s'ensuivaient marches militaires et chansons.

Je me souviens du jour de la victoire à Ilinskoïe. Nous avions longtemps attendu des discours sur la victoire le soir du 8 mai, mon grand-père, ma grand-mère et moi, mais comme rien n'était venu, nous étions allés nous coucher. Au matin nous fûmes réveillés par des grands coups frappés à la porte et des cris : "Debout! Victoire ! Victoire !" De toutes parts on entendait des cris d'allégresse, mais nombreuses étaient les femmes dont les maris et les fils étaient tombés au front, qui sanglotaient.

⁵⁴Du corned beef, ou en bon français militaire, du "singe".



Moi, dans ma doudoune cousue sur mesure, Ilinskoïe 1944.

Une carafe de vodka à la main, mon grand-père était sorti dans la rue et régalaït tous les hommes qu'il rencontrait, et moi, en qualité d'aide, je portais les verres. Une unité populaire dans la joie comme celle de mai 1945, on ne peut la comparer (et ce fut beaucoup plus tard) qu'aux événements de 1961 (le vol de Gagarine) et de 1991 (le krach du GKTchP⁵⁵).

À l'automne les combattants du front commencèrent à rentrer à la maison. Ils revenaient presque tous avec leurs armes, auxquelles nous les petits garçons nous nous intéressions beaucoup. Bien sûr, on nous cachait aussi sûrement que possible les pistolets et les fusils, mais des munitions (cartouches et même grenades), nous en avions en grande quantité. Je me rappelle comment avec mon petit voisin Vova nous sciions à la lime les cartouches pour en extraire la poudre. Il y eut beaucoup de malheureux incidents ; en particulier un garçon de mon âge, fils d'une amie proche de ma mère, mourut dans l'explosion d'une grenade.

Rachel et Sergueï

Mon père naquit le 19 octobre 1904 dans la ville de Konotop, et ma mère le 25 juin 1914 à Blagovechtchensk. Après la mort de mon père, Maman écrivit sa biographie comme préface au livre *Problèmes du droit civil contemporain*, préface qui était dédiée à sa mémoire (Moscou, éditions Gorodets, 2000). Je cite ci-dessous intégralement son texte, accompagné de quelques compléments.

“Les parents de Sergueï Nikititch se marièrent alors qu'ils avaient chacun de leur côté deux fils. En 1904 naquit leur fils commun Sergueï et en 1909 leur second fils Alexandre. Des six fils qui étaient élevés dans la famille, les deux aînés Nikolai et Iouri Poletika étudiaient dans le renommé premier lycée de Kiev, les plus jeunes au lycée commercial de Konotop jusqu'en 8^e, tandis que Sergueï Nikititch y suivit ses études jusqu'en 5^e, après quoi, à partir de 1917, ce lycée fut transformé en école socio-économique, d'où il sortit en 1921”.

Je compléterai ce récit par la narration de deux épisodes. Mon père, depuis qu'il était petit, avait montré des dispositions pour l'étude. Il lisait couramment à 5 ans, et à 6 il se montra capable d'enseigner à lire et écrire à une femme âgée qui travaillait dans la maison comme aide ménagère. En 1919, il fut gravement

⁵⁵Gosouudarstvennyi komitet po tchrezvychajnomu položeniu, comité d'état pour l'état d'urgence, organe gouvernemental d'un coup d'état éphémère, du 18 au 21 août 1991, organisé par des nostalgiques de l'URSS pour mettre un terme à la perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev - alors secrétaire général du PCUS -, putsch manqué qui occasionna la prise du pouvoir par le maire de Moscou Boris Eltsine, et dont résulta un peu plus tard la dissolution du PCUS par Boris Eltsine.

malade, ayant contracté la grippe espagnole, et fut près de mourir. Suivant ses souvenirs, son état s'améliora soudainement quand la famille réussit à acheter une poule et à en faire un bouillon. Dans les années de famine de la guerre civile, la famille vivait du travail agricole sur une petite parcelle de terrain qui appartenait à la mère.

“À cause de la guerre civile et des dures conditions de vie qui prévalaient alors, il n'étudia nulle part pendant deux ans, mais en 1923 il alla à Kiev, où vivait son frère aîné Nikolai, étudiant à la faculté d'histoire de l'université de Kiev. Sergueï Nikititch s'inscrivit à la faculté de droit de l'Institut d'Économie Populaire.”

Mon père me racontait qu'il arriva pour présenter ses papiers à l'Institut pieds nus et vêtu d'une vieille pelisse de soldat, qui lui servait de manteau, et de costume. À la question : “Pourquoi pieds nus ?”, il répondit que les chaussures qu'il avait étaient dans un état si effroyable qu'il préférerait aller pieds nus. Au reste, à cette époque, une telle réponse n'étonna personne.

“Lorsqu'il était étudiant, il s'intéressa à l'histoire de la philosophie, prit part aux travaux de la société littéraire des “symbolistes de Kiev”, écrivant des vers, car il aimait la poésie, qu'il ressentait de toute son âme, et il savait beaucoup de vers par cœur ; il n'était pas rare pour lui d'écouter des concerts au conservatoire.

La vie culturelle à Kiev à la fin des années 20 était très variée et il se remémorait toujours cette époque de sa vie avec beaucoup de contentement. Jusque dans ses derniers temps, Sergueï Nikititch conserva des liens avec ses amis de Kiev, ceux avec lesquels il avait passé sa jeunesse étudiante.

Il conservait avec soin toutes les lettres qu'il avait reçues tout au long de sa vie, et de ce depuis sa prime jeunesse. Ces lettres, de ses parents, de ses amis, de ses étudiants, il les gardait malgré des difficultés constantes liées à ses conditions de logement ou à toutes sortes d'autres raisons. On pourra juger ci-dessous de ces difficultés, qui concernaient non une simple destinée particulière, mais bien tout notre cadre de vie.

En 1926, il sortit diplômé de l'Institut d'Économie Populaire, où les études duraient alors 3 ans. Son mémoire de fin d'études, Les droits du citoyen selon M. G. Zilber (Zilber était le premier traducteur en russe des œuvres de Karl Marx) fut par la suite publié dans la revue “Le droit soviétique” (Sovietskoïe Pravo, n° 6, 1928) et devint ainsi son premier travail imprimé, ce qui lui permit de s'inscrire en thèse de doctorat à l'Institut de Droit Soviétique de la Fédération Russe des Centres de Recherche en Sciences Sociales. En 1931, il termina ses études avec succès et fut alors affecté à l'Institut Juridique de Kazan, où il enseigna comme lecteur d'une série de cours sur les droits du citoyen.



Sergueï Nikititch Bratus, 1935

C'est aussi en 1931 qu'il épousa une étudiante de la faculté de biologie, Tamara Vassilievna Pavlova. En 1932 leur naquit un fils, Lel Sergueïevitch Bratus. En 1934 il partit avec sa famille pour Leningrad, mais en 1936, après son divorce, il bifurqua pour Moscou où il prit un poste à l'Institut Soviétique des Sciences Juridiques (VIIouN), passant de collaborateur scientifique à chef de secteur, directeur adjoint, puis directeur de l'Institut."

La cause de son départ pour Leningrad était ce qui fut appelé "l'affaire de Kazan". J'ai appris récemment jusqu'à quel point ladite "affaire" avait été dangereuse en prenant connaissance du contenu du livre de F. N. Bagaoutdinov, *Juristes célèbres du Tatarstan* (éditions du Fonds de l'Académie des Sciences de la République du Tatarstan, Kazan, 2012). Cet épisode de Kazan est décrit en détail dans le chapitre intitulé "Erreurs politiques" du professeur S. N. Bratus. Le contenu de ce chapitre est relaté ci-dessous. Mon père, ainsi qu'un autre juriste érudit de l'Institut, le professeur M. K. Korbut, avait été accusé de trotskisme. Mon père et Korbut étaient les auteurs de travaux publiés qui, dans l'atmosphère d'hystérie de la campagne qui s'était alors développée, étaient censés montrer des signes de trotskisme. À cette époque il valait mieux, en général, ne pas avoir du tout de travaux publiés, car c'était donner prétexte à enquête pour sédition trotskiste. D'ailleurs, ceux qui avaient lancé cette campagne n'avaient pas le moindre travail scientifique publié. De plus, Tamara, la jeune épouse de mon père, fut accusée de dissimuler une origine koulak⁵⁶. Pour toutes ces raisons, son transfert à Leningrad en 1934 était on ne peut plus opportun et brouillait les plans de ses détracteurs malveillants. M. K. Korbut, qui, lui, resta à Kazan, fut arrêté en 1936 et fusillé peu après. Il est à noter que je ne reçus jamais de mon père le moindre détail sur cette affaire.

Les répercussions de ces accusations durèrent assez longtemps. Ainsi en 1937, le procureur de l'URSS A. Ia. Vychinski publia un article où, dans la manière si particulière de ce temps-là, il critiquait impitoyablement les opinions et les points de vue de nombreux érudits en droit civil. Il porta un coup particulier aux conceptions du célèbre juriste bolchevik P. I. Stoutchki, qui fut arrêté et par la suite fusillé. Dans cet article, Vychinski affirmait que les erreurs de Stoutchki avaient fait beaucoup de mal, "car des dizaines, voire des centaines, de jeunes juristes écoutaient sa parole". Parmi ceux des élèves de Stoutchki était cité le nom de mon père.

"À Moscou, dans ces années terribles, les organes du pouvoir exploraient la "piste de Kazan", et nombreux étaient à l'avoir empruntée ceux qu'avait fréquentés

⁵⁶Voir la note 49

et avec qui avait travaillé Sergueï Nikititch à Kazan. Parmi ceux-ci figurait la mère de l'écrivain Vassili Axionov, qui n'était autre qu'Evguenia Guinzbourg, l'auteur du roman *Le vertige*⁵⁷." Le destin préserva mon père de cette "voie".

"En 1937, alors qu'il était collaborateur scientifique du VIIouN, Sergueï Nikititch fut nommé à Saratov⁵⁸ au Commissariat du Peuple⁵⁹ à la Justice, administration sous la direction de laquelle se trouvaient tous les instituts juridiques du pays. En 1937 à Saratov venaient d'être sanctionnés tous les titulaires de chaire de droit civil. Par la suite, évoquant cette période, Sergueï Nikititch avait coutume de dire que sa mission à Saratov l'avait préservé de la Kolyma."

Effectivement, j'ai plus d'une fois entendu mon père reconnaître que son déplacement à Saratov lui avait sauvé la vie. Presque toutes ses connaissances à Kazan avaient été arrêtées, de même qu'à Moscou, au moment de son absence pour cause de mission à Saratov, avaient été arrêtés un très grand nombre de collaborateurs au niveau de la direction du VIIouN.

Malgré tout, la "piste de Kazan" continua longtemps à se rappeler à lui. Même après la guerre, on l'appela plus d'une fois pour des interrogatoires, qui se déroulaient dans des locaux secrets du MGB-NKVD⁶⁰. Il sentait constamment sa vie en danger, et ce n'est qu'après la mort de Staline que ces persécutions cessèrent.

"En 1938, il revint à Moscou pour travailler au VIIouN, cumulant son travail avec une nomination à l'Académie Juridique Militaire. Tâchant de travailler aussi à domicile, il aidait ses parents restés à Konotop. Cette même année 1938, Sergueï Nikititch se maria. Sa femme était la doctorante de l'Institut Juridique de Moscou Rachel Lazarevna Edelstein. Vers cette époque, Sergueï Nikititch améliora un peu ses conditions de vie : il reçut en partage une pièce dans un appartement collectif réservé aux auditeurs de l'Académie Juridique Militaire dans le campus Alexeïev, à proximité de la VDNkh⁶¹"

Maman racontait qu'elle vit pour la première fois mon père aux examens nationaux de fin d'études de droit civil, comme un jeune homme d'allure étudiante

⁵⁷Dont le titre original russe est *Kroutoï marschrout*, littéralement "L'itinéraire escarpé" ou "La voie escarpée", sous-titre : *Chronique des temps du culte de la personnalité*. Dans ce livre, commencé en 1959 et publié d'abord à l'Ouest en 1967, l'auteure relate ses années de prison et de goulag, puis, à son élargissement en 1947, d'exil en résidence à la Kolyma.

⁵⁸Ville de Russie sur la Volga, entre Kazan et, plus au sud, Volgograd (ex-Stalingrad).

⁵⁹Dans le texte : Narkomat, abréviation de Narodniï Komissariat, selon la novlangue qui avait cours à l'époque, et qui a laissé de nombreuses traces dans la langue administrative moderne.

⁶⁰Voir note 23.

⁶¹Vystavka Dostijeniï Narodnogo Khoziaïstva, exposition des réalisations de l'économie populaire, devenue en 1992 le VVTs, Vserossiiskii Vystavotchnyi Tsentr, centre panrusse des expositions, au nord-est de Moscou, près du Jardin Botanique.

qui avançait parmi une foule d'étudiants en se dirigeant vers l'auditorium. Il s'assit au milieu de la Commission des examinateurs et commença à poser des questions aux étudiants. Une espèce de culotté du comité local du syndicat, pensa Rachel. Mais à l'immense étonnement de Maman, ce jeune homme d'apparence si peu présentable s'avéra être le chargé de cours Sergueï Bratus, qui devait lui faire passer son examen.

“ En 1940 naquit notre fils Alexandre, et en 1941 ce fut Boris. C'est aussi en 1941 que commença la Grande Guerre Patriotique ⁶². Sergueï Nikititch fut mobilisé et affecté à un bataillon du génie, qui fut aussitôt envoyé en position de combat, à la mi-juillet 1941 dans la région de Volokolamsk ⁶³. À la fin juillet 1941, suivant un ordre du commandement de l'armée, tous ceux qui avaient des connaissances scientifiques furent libérés et Sergueï Nikititch rentra à la maison. L'Institut se prépara alors à être évacué, ce qui fut fait en août 1941, pour la ville de Tchkalov (Orenbourg).”

L'histoire de la mobilisation à Moscou mérite ici une mention particulière. En pratique, presque tous, au nombre de 50 à 80 milliers d'hommes et de femmes périrent en août-septembre 1941. Maman racontait que lorsqu'ils se séparaient, tous comprenaient très précisément que vraisemblablement ils ne se reverraient plus jamais. Ainsi, comme dans le film *Quand passent les cigognes* ⁶⁴, un point de rassemblement était situé sur le territoire même d'une école.

Mon père racontait qu'ils quittèrent Moscou, envoyés dans la direction du sud, sans uniformes et sans armes. Le professeur E. A. Astrakhan arriva au point de conscription coiffé d'un casque de liège colonial sorti d'on ne sait où, qui selon lui était approprié à une situation de guerre.

De façon inattendue, à la fin juillet, on les aligna pour leur intimer l'ordre: "Tous les doctorants et les docteurs d'université, deux pas en avant." On leur délivra un document manuscrit certifiant qu'ils pouvaient rentrer à Moscou. Ce document leur permit de franchir avec succès tous les barrages et toutes les patrouilles et de rentrer à Moscou. Ceux qui restèrent mobilisés, mon père ne les revit plus jamais.

Je veux rapporter ici l'histoire, que j'ai entendue de la bouche de mon père, du destin de son ami d'enfance David Abramovitch Sorkine, fils d'un médecin de zemstvo ⁶⁵. Il fut fait prisonnier durant l'hiver 1942. Lors de la sélection, l'officier

⁶²Le 22 juin, par une attaque surprise allemande sur tout le long de la frontière germano-soviétique, début de l'opération dite Barbarossa de la Wehrmacht.

⁶³À 120 km au nord-ouest de Moscou.

⁶⁴*Letiat jouravli*, de Mikhaïl Kalatozov, 1957, palme d'or au festival de Cannes 1958.

⁶⁵Voir la note 28.

allemand, considérant son document d'identification militaire, lui dit : "Vous êtes Dimitri Alexandrovitch Sorokine", et il jeta au feu son identification militaire soviétique. Grâce à ce nom, Sorokine traversa tous les camps d'internement et resta en vie. Le singulier de cette histoire, qu'il soit permis de le signaler ici, est qu'en cachant un juif, cet officier allemand risquait sa vie.

"Parmi les évacués à Orenbourg, en dehors du VIIouN se trouvait la Cour Suprême de l'URSS. Les collaborateurs de la Cour Suprême vivaient beaucoup mieux que ceux de l'Institut, et bien souvent des 'réquisitions' pour le front du travail⁶⁶ recouraient aux forces de l'Institut. C'est ainsi qu'en 1942 Sergueï Nikititch fut affecté, sur ordre du Narkom⁶⁷ aux travaux de la moisson en tant que conducteur de moissonneuse-batteuse assistant."

Il en résulta qu'à cause de l'excessive chaleur et de son travail physique intensif, mon père attrapa la maladie de Blotkine⁶⁸ et il fut difficile de savoir comment cela aurait pu se terminer sans l'intervention d'un événement providentiel. Il manquait une personne au jury de soutenance de la thèse d'un nommé K. S. Ioudelson, si bien que pour pallier ce manque, par un ordre venu d'en haut, il fut décidé de convoquer mon père loin du front du travail par un télégramme dont je reproduis le texte mot à mot : "Accordez congé au travailleur Brat en vue d'un travail scientifique urgent." (le nom de famille Bratus avait été un peu raccourci).

"Dans les circonstances de la guerre et de l'évacuation, cette maladie ne passa pas si facilement, mais il la surmonta. Vint l'année 1943, pendant laquelle Sergueï Nikititch soutint sa thèse de doctorat. Il lui arrivait de travailler de nuit à la lumière d'une lampe à pétrole, car il n'y avait pratiquement pas de lumière électrique. Au milieu de l'année 1943, il revint avec l'Institut à Moscou, pour vivre à nouveau dans l'appartement partagé du campus Alexeïev."

En 1943, il soutint donc sa thèse et obtint le diplôme de docteur ès sciences enregistré sous le numéro IouR 000007. De la période qui suivit immédiatement sa soutenance, et de ses travaux, tout est bien connu."

Il faut noter que jusqu'à aujourd'hui, de nombreux livres de mon père sont toujours édités, malgré des changements radicaux survenus dans l'idéologie dominante. J'ai appris récemment que les étudiants de la faculté de droit de la MGU⁶⁹ continuent jusqu'à maintenant à étudier le droit civil dans ses travaux.

"J'aimerais ici noter qu'il est l'"auteur" de l'article 7 des Fondements de la

⁶⁶C'est-à-dire la participation des civils à l'effort de guerre.

⁶⁷Voir la note 59.

⁶⁸Voir la note 53

⁶⁹Université d'État de Moscou, cf. la note 16.

législation du droit civil, article qui est de nos jours très utilisé en pratique. Bien sûr, il n'existe pas d'“autorat” en matière d'articles de loi, mais je sais avec quel acharnement il s'échinait à cette époque dans ses travaux pour faire prévaloir et défendre les principes d'honneur et de dignité.”

L'article 7 des Fondements de la législation du droit civil autorisait à poursuivre en justice les auteurs de journaux, de périodiques et d'autres sortes de publications dans le but de défendre l'honneur et la dignité des plaignants. Dans les conditions de dictature totalitaire et de totale suprématie de l'idéologie communiste, cet article avait un sens énorme pour les victimes des campagnes de calomnies et de persécutions de personnes indésirables qui avaient lieu constamment. C'est pourquoi son acceptation n'alla pas sans de grandes difficultés. À cette époque, mon père était directeur de l'Institut, ce qui lui permit d'imposer de par son autorité son insertion dans les Fondements de la législation du droit civil. Mon père disait que l'opposition la plus acharnée à l'inscription de cette loi dans le code ne venait pas du KGB, mais du ministère public. D'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, le ministère public demeure l'institution la plus réactionnaire de Russie.

“Ces mots, honneur et dignité, peuvent être considérés comme l'épigraphe de toute sa vie. Sergueï Nikititch fut plus d'une fois proposé par l'Institut pour faire partie de l'Académie des Sciences, mais ces “propositions” ne débouchaient jamais sur rien. Elles s'accompagnaient à chaque fois pour lui d'une tension certaine, mais ne provoquaient pas chez lui d'émotions particulières, si grande était son indifférence à l'égard des titres et des grades. Sergueï Nikititch reçut deux décorations d'état : l'Ordre du Mérite du Travailleur Rouge et “l'Ordre d'Honneur”. Ces deux décorations lui correspondent bien, car c'était un grand travailleur, dans le vrai sens du terme, et il jouissait d'une grande estime et d'un grand respect. Bratus n'était pas seulement son nom de famille, c'était aussi un titre honorifique dans le monde juridique. Dans l'une de ses dernières notes depuis l'hôpital, dans laquelle il prenait congé de nous tous, d'une main déjà affaiblie, il écrivait : ‘Plus que tout au monde j'ai vénéré l'équité dans les rapports personnels, sociaux ou autres. J'ai aimé le travail consciencieux et honnête, les comportements bienveillants envers les gens, et je suis certain que l'homme n'est en rien une tabula rasa’. Ainsi était-il.”

R. L. Edelstein-Bratus

Mon père avait reçu sa formation scientifique à la limite des années 20 et 30. C'était une époque de relative diversité dans l'expression d'opinions libres en littérature, en sciences et dans les arts. Naturellement, le marxisme jouait un grand rôle dans la représentation du monde, et il avait été établi en qualité de seule idéologie possible. Mon père n'adhéra au parti communiste qu'après le XX^e

congrès. Comme beaucoup alors, il idéalisait Lénine et il pensait qu'il était possible de construire un socialisme à visage humain. Après 1968 et l'intervention de nos troupes en Tchécoslovaquie, ces illusions se dissipèrent, et il devint clair pour tous qu'aucun compromis n'était possible entre les libertés civiles et le pouvoir communiste. Convenons de remarquer ici qu'il est admis aujourd'hui d'identifier marxisme et idéologie communiste de l'URSS, qui était fondée sur une interprétation vulgaire des dogmes marxistes, alors que l'évolution de l'URSS, notamment dans les années 80, allait totalement à l'encontre de la théorie de Marx. Il me semble que de nos jours le rapport au marxisme est beaucoup plus semblable à un courant de pensée philosophique, courant qui semble avoir exercé une grande influence sur le développement de la civilisation dans son ensemble.

À partir de 1955, mon père se mit à voyager à l'étranger, en Autriche, Chine, Albanie, France, Suisse, et son autorité internationale croissait d'année en année. Il était devenu un leader reconnu dans le domaine du droit civil, non seulement en URSS, mais aussi hors des frontières ; son nom est d'ailleurs mentionné dans la grande encyclopédie soviétique publiée en 1953.

Au début de l'année 1960, il participa pendant trois mois en qualité d'expert du droit civil à un procès juridique aux USA. Il faut savoir que suivant la pratique du droit qui s'était formée aux USA (droit de précédence), les biens immobiliers acquis ne pouvaient être transmis à la parenté vivant en URSS, au motif que, dans l'esprit des juristes américains, il n'y existait pas de propriété de droit privé en tant que telle. Le résultat de ce processus fut que le principe de précédence fut cassé, et qu'il fut désormais possible de transmettre les successions, tant en biens mobiliers qu'immobiliers, à la parenté demeurant en URSS.

De l'avis général, ce fut mon père qui joua le rôle décisif dans ce procès. Le juge américain vit en lui un spécialiste de droit civil qui conduisait habilement la discussion, et dont l'apparence extérieure et la physionomie suscitait la sympathie. Après la Tchécoslovaquie, en 1969, de son propre souhait, il quitta la direction de l'Institut. Le professeur V. I. Sakharov⁷⁰ disait de lui : "Sergueï Nikititch est le seul homme que je connaisse dont la conduite n'a jamais changé en fonction de sa position, qu'il ait été ou non directeur." Et il est vrai que mon père avait une personnalité exclusivement dévouée à la démocratie.

À partir de 1968, mon père devint président du tribunal d'arbitrage du commerce extérieur de l'URSS et continua à voyager assez souvent à l'étranger. Mais en 1973, à la suite de l'émigration en Israël de son frère Nicolai Pavlovitch Po-

⁷⁰Littérateur et critique littéraire, qui n'est pas le physicien A. D. Sakharov, prix Nobel de la paix en 1975.



Mon père, à droite, lors d'une conférence internationale, Rome 1968

letika, il fut contraint de quitter ce poste, car il était devenu interdit de sortie du territoire. Aux nombreuses invitations qui lui venaient de l'étranger, il était obligé de répondre qu'il était trop occupé ou qu'il était souffrant, etc. À partir de ce moment, il ne fut même plus autorisé, selon des instructions expresses, à aller prendre du repos en Bulgarie ou en Tchécoslovaquie. Ses amis les plus proches étaient S. S. Alexeïev, de Sverdlovsk, O. S. Ioffé, de Leningrad, B. B. Tcherepakhine, de Saratov, et même A. A. Soltchak⁷¹, avec lequel mon père sympathisait beaucoup, et qu'il aida pour la soutenance de sa thèse de doctorat.

Il était particulièrement peu exigeant en matière de nourriture, se contentant de salades de tomates, de concombres et d'oignons assaisonnées d'huile de tournesol (mets des dieux). Il menait ce qui s'appelle une vie saine, faisant régulièrement sa gymnastique et aimant faire de longues promenades dans la nature. L'été, quel que soit le temps qu'il faisait, il se baignait dans la rivière Kiazma, qui coule près de notre datcha de Valentinovka. Il appréciait et connaissait bien la littérature russe classique.

Il était réservé dans l'évaluation des hommes et dans ses appréciations, mais lorsqu'il s'exprimait, ses appréciations étaient précises et argumentées. Je n'étais pas toujours d'accord avec lui, mais le temps passant, il m'apparaissait qu'en règle générale c'était lui qui avait raison.

C'était un très grand travailleur. Quand on me parle d'éducation, je me remémore avant toute chose son dos voûté sur son bureau. Cet exemple me parlait beaucoup plus que n'importe quel verbiage moralisateur sur ce thème. Lorsqu'il commençait à travailler sur un livre ou sur un article, il s'immergeait en totalité dans le processus de création, et il était visible qu'il en était intégralement possédé. Il continua à travailler jusqu'à la fin de ses jours. Son dernier livre, qui était consacré à l'analyse des sciences juridiques et économiques dans les années 20, ne vit jamais le jour. C'était le début de la perestroïka, et ces thèmes, sur le fond des événements qui se déroulaient alors, avaient perdu de leur actualité.

À l'été 1992, il fit une chute et se cassa le col du fémur. L'opération effectuée à l'Institut Sklifosovski ne fut qu'un demi-succès. Par la suite, il ne put plus se déplacer qu'à l'aide d'un déambulateur. Peu avant sa mort, il m'avoua que dans ses nuits d'insomnie, il occupait son esprit au perfectionnement de la formulation

⁷¹Anatoli Soltchak (1937-2000), professeur de droit, une des grandes figures du mouvement démocratique moderne en Russie, était devenu le premier maire élu de Saint-Petersbourg en 1991. Il avait été l'enseignant et le mentor de Vladimir Poutine alors que ce dernier, nommé par Soltchak, avec qui il a toujours entretenu une relation d'amitié personnelle, vice-maire de Leningrad dès 1991, n'avait pas encore pris la voie autocratique qui est devenue la sienne par la suite.

des lois traitant de la propriété, examinant leurs diverses variantes, dont le nombre atteignait pas moins de treize. il mourut le 27 janvier 1997 d'une attaque, récitant par coeur jusqu'à une demi-heure avant sa mort les vers d'A. S. Pouchkine "gel et soleil, jour admirable...", et en effet le jour de sa mort fut un jour de gel et de soleil, comme cela arrive souvent en Russie à la fin janvier et au début février, mettant fin aux ténèbres d'un long hiver.

Mon père appartenait à une génération née dans la Russie tsariste, qui avait traversé la révolution, la guerre civile, la faim, les purges et la Grande Guerre Patriotique. Elle connut alors l'ère de Khrouchtchev et de Brejnev, et elle assista à la dislocation du pays. En ce temps-là, le monde changea radicalement. Mais dans sa vie il y avait une sorte de dominante principale qui était, en commençant avec la "jeunesse russe"⁷² de Dostoïevski, une aspiration à l'équité, à l'honneur et à la dignité, et ceci malgré l'arbitraire et la démagogie communistes.

Ce sont précisément de tels hommes qui transmettent ce relais intellectuel grâce auquel ne se rompt pas le fil spirituel des générations de l'intelligentsia russe. Il me semble que des hommes qui en étaient investis ont ressenti cela intuitivement. Je n'en veux pour preuve que les journées scientifiques annuelles consacrées à la mémoire du professeur S. N. Bratus, qui ont lieu en octobre à l'Institut de Législation et de Jurisprudence Comparée, sous le patronage du gouvernement de la Fédération de Russie, depuis 2004.

On trouvera le catalogue des travaux scientifiques de S. N. Bratus en annexe. Les éléments biographiques concernant la vie de ma mère ont déjà été rapportés dans leurs grandes lignes dans les pages consacrées à Vera et à Lazare, et à la gare d'Ilinskaïa. On trouvera ci-dessous en forme de vers la relation de quelques épisodes de la vie de ma mère, qu'elle écrivit elle-même peu avant sa fin en 2001.

Extrême Orient

Mes années d'études
Je ne me lasse pas de les évoquer
Peut-être est-ce parce qu'il
Ne m'était pas simple alors d'aller
À l'école et d'y achever mes études.
Dans mes jeunes années
Je me suis heurtée à l'État

⁷²Littéralement, les garçons russes (russkie maltchiki), allusion au dialogue entre Ivan et Alexei dans *Les frères Karamazov*

Comme il était sévère cet État !
Alors que j'avais été jusqu'au bout de ma septième
L'ordre fut promulgué d'interdire à tous les enfants
Des privés de droits du simple droit de faire des études.
Et mon père, alors en prison,
N'avait bien sûr aucun droit.
On décida après avoir tenu conseil
De m'envoyer à Vladivostok
Où vivaient des parents de notre famille,
Qui pouvaient m'accueillir et me permettre
De poursuivre ma scolarité.

Avec ma chère amie Katia
Nous prîmes ce chemin vers le lointain,
Nous n'avions alors que quinze ans.

Quand je me rappelle ce temps-là
C'est la peur qui m'envahit :
Comment ne nous sommes pas perdues là-bas ?
Deux fillettes qui ne connaissions rien de la vie,
Comment avons-nous pu résister ?

Mais ces lointains parents
Ne se souciaient guère de nous.
Ils nous donnèrent pour tout refuge
Un appartement proche de chez eux
Et cessèrent de penser à nous.
Nous dûmes pour vivre nous trouver un travail
Dans une conserverie de poissons.
On nous accepta dans un atelier où nous lavions le poisson.
Le travail était infernal
Mais nous étions correctement payées.
Les Chinois qui étaient là avec nous
Étaient très bien disposés envers nous.
Et nous avons suivi des cours
Apprenant là la langue des Chinois,
Je me demande bien pour quoi en faire.

Et jusqu'au jour d'aujourd'hui
Je sais encore compter en chinois,

Je peux reconnaître cinq ou six idéogrammes
Je garde l'amour de la Chine
Et je peux encore dire quelques mots en chinois.

Mais surtout, alors que nous avions quinze ans,
Personne ne nous aida en rien
Personne ne nous conseilla en rien.
Nous étions liées par une amitié tendre et dévouée
Et la lumière de cette amitié précoce
Nous a éclairées jusqu'à nos dernières années
Ma séparation d'avec elle, c'est seulement
Devant son cercueil que je l'ai ressentie.

Mais à ces parents que cela ennuyait tant
De s'occuper de leur famille éloignée
Il fut bientôt annoncé
Que mon père était sorti de prison
Qu'il avait été envoyé hors de Blagovestchensk
Et notre douce famille
Put alors revivre dans un nouveau lieu.

Je me demande parfois s'il y avait un sens
Pour moi à cette vie dans cette ville du bord de mer
Et je me dis qu'il y en avait un
Cette vie nous a beaucoup appris
Nous avons passé là-bas en tout une année
Et nous sommes revenues à notre point de départ
Mais en un an nous étions devenues différentes
Et c'est lors de ces très jeunes années
Que nous avons forgé nous-mêmes notre propre destinée
Nos parents alors souffraient de leur déclassement
Et ne savaient pas comment nous aider.
Ainsi étaient ces temps-là
Qui nous firent devenir adultes très tôt.

Notre nouveau lieu de vie
Était la petite ville de Svobodny
C'est ainsi qu'elle s'appelait alors.
Papa se trouva un travail d'économiste
Mais mon frère Moïseï à quinze ans

Partit convoyer du bois.
À quoi aurait-il bien pu trouver à s'employer
Dans ses années de jeunesse
Quand on ne l'autorisait pas à étudier ?
On le chassa du PTU⁷³
Quand on découvrit son statut de privé de droits.

Il avait toujours aimé les chevaux
Et mon père était un cavalier passionné
Mais les trotteurs étaient restés dans la vie d'avant
Et dans celle-ci le choix qui restait était de trouver
N'importe quelle voie
Entre quitter la vie de proscrit
Ou bien se résigner... et disparaître.

Pour suivre les cours de préparation aux écoles de la taïga
Il y avait peu de volontaires
Et je me suis inscrite à ces cours
N'en croyant pas mon bonheur
J'ai étudié avec beaucoup de zèle
M'efforçant très sincèrement
De devenir une bonne pédagogue.

Et je me suis retrouvée dans un hameau perdu de la taïga
Où s'ouvrait une école pour les enfants
Et cette école, j'ai découvert quelle authentique merveille
Elle était, et pour moi, et pour les enfants
Et pour tous les habitants du hameau
Ces enfants, je les ai tout de suite aimés
Les humbles petits enfants de ce lieu
Je les ai instruits avec zèle
Autant que j'en étais capable
Et les enfants m'ont acceptée.

Bien sûr ça ne m'était pas simple
De vivre et d'enseigner seule dans la taïga
Mais tous me respectaient tellement
Et m'accueillaient si cordialement

⁷³Professionalno-tekhnitsheskoe outchilichtche, établissement d'enseignement technique professionnel.

M'aidant comme ils le pouvaient
Toujours dans ces lieux désolés de la taïga
L'un ou l'autre m'accompagnant dans mes promenades
Et jamais aucun ne s'autorisant la moindre privauté.

Je me souviens de ce temps-là
Comment j'ai pu le vivre, je ne le sais pas
À présent je n'y arriverais qu'à grand'peine
Près de l'école je vivais seule
Dans la taïga il n'y avait pas de portes
La nuit on entendait hurler les loups
Et hors de la fenêtre il gelait à pierre fendre.
Mais dans l'école il faisait toujours bien chaud
Car la gardienne chauffait bien le poêle pour moi.

Encore un souvenir de ces temps lointains
Qui flamboie d'une éternelle clarté
Tableau cruel
Que je ne peux oublier.

C'était l'époque où on formait les kolkhozes
Où on confisquait les bêtes des paysans
On rassemblait dans le village tous les chevaux
Dans un même enclos communautaire
Amèrement hennissaient les chevaux
Faisant entendre dans l'air un gémissement strident
Qui s'étendait de tous côtés
Ils appelaient au secours
Priaient, suppliaient, appelaient encore
Mais personne ne pouvait les sauver
Puis ils se turent tous
Affamés, c'est à peine s'ils tenaient debout
Et bientôt leurs jambes cédèrent
Je vis un cheval à terre
Qui était assis comme les chiens de ferme
Et regardait de ses yeux intelligents
Je me souviens de ce regard terrifié
Qui disait la souffrance et la torture
Et la cruauté de ce décret

Envers tous ceux auxquels il s'appliquait
Et qui maintenait dans les tourments
Les hommes et même les chevaux.

Dans cet océan de pleurs
Qui coulaient
Des yeux des hommes
Des yeux des chevaux
Tragiquement se figeaient les larmes
Dans le regard d'adieu
Des chevaux

Amour

Cependant je rêvais, non pas d'un prince
Ni de voiles écarlates
Mon prince à moi se présenta quand même
C'était un chef du komsomol⁷⁴
Secrétaire du raïkom⁷⁵
Ce qui dans ces régions de la taïga
Voulait dire une importante personnalité
Il venait dans notre petite localité
Nous rendre des visites d'un contrôle
Rigoureux de je ne sais trop quoi
Sans rentrer une seule fois dans l'école
Il est venu, a vu, a vaincu
Comme dans ce roman créé par un génie
Il portait le nom d'Evguenii
Et suivant le fil du roman
Je tombai amoureuse comme cette Tatiana
Et tout comme dans la ligne du roman
Emplie de sincérité
Je lui envoyai une lettre
Mais souvenons-nous d'abord des mots
De cette lettre de Tatiana à Oneguine
"Je suis complètement seule ici

⁷⁴Voir la note 51.

⁷⁵Comité de raïon

Personne ne me comprend
Ma raison succombe
En me taisant il me faut mourir.”

C’est ainsi que seul le génie reconnaît les sentiments
Et peut ainsi les formuler
Et dans cet art magnifique
Qu’est la poésie les publier

Mais moi dans un fatras de mes pauvres mots
J’écrivais que dans ce village je m’ennuyais
Mais que très souvent je me souvenais
Qu’il lisait des vers
Je n’attendais pas de réponse
Mais il vint, et ce fut avec lui
Une si ardente communion d’esprit
De si tendres paroles
Que j’en fus prise de vertige...

Tant d’années ont passé depuis
Et bien que j’en connaisse la suite
Je pense encore à ce jour
Comme à un des jours les plus lumineux
De toute la vie que j’ai vécue.

Et les lettres se mirent à voler
Je devrais plutôt dire à glisser
Portées sur des traîneaux à travers la taïga
De ces lettres il y en avait beaucoup
Et toutes parlaient d’amour

Mon année d’enseignement s’acheva
Et quand j’arrivai à Svobodny
Evgueniï m’attendait
Nous reprîmes nos rendez-vous d’amour
Et nous étions pleinement heureux

Je vins bientôt à remarquer
Qu’il dissimulait nos rencontres
Il devint d’une certaine manière très triste
Me disant qu’on avait appris mon existence

Qu'il en avait été débattu en réunion
Mais il ne voulait pas céder
Et il voulait que nous continuions à nous voir

Mais soudain arriva par la poste une lettre
Dans laquelle il n'y avait pas une ligne
Mais seulement ma photographie
Déchirée en menus morceaux
Vraiment sans même m'écrire un mot
Quel coup c'était pour moi
Que d'amertume je ressentis alors !
De recevoir dans mes jeunes années
Pareille blessure.

Jamais plus je ne le revis
Ni ne sus ce qu'il lui était advenu
Et pourtant après bien des années
Je revis à nouveau
Ce jour lumineux jusqu'à ce finale
Et je suis reconnaissante de ce sentiment
Comme d'une illumination de mon âme

Notre père était un homme fier
Qui souffrait de son abaissement
Ce qui le tourmentait particulièrement
Était la conscience insupportable
Qu'à cause de lui nous devons porter le poids de sa peine
Que nous soyons chassés de partout
Et accueillis nulle part
Il nous proposa, à mon frère et à moi
De nous séparer de lui
Mais nous nous jetâmes sur lui en pleurs
En criant "Papa, jamais !"
C'est ainsi qu'étaient ces temps-là
Il nous proposa alors par une manœuvre avisée
De quitter ces lieux où nous vivions
Où nous endurions une si lourde pression
Et d'aller vivre aussi loin de là que nous le pouvions

Moscou

Il partit - non, il s'enfuit
Personne ne l'attendait à Moscou
Son énergie et son intelligence
Surmontèrent tous les obstacles
Peut-être fut-ce en contournant les lois
Toujours est-il qu'il nous fit venir à Moscou

Et dans la suite les coupons de pain
Le lieu de vie, l'enregistrement, le travail
Tout était du ressort de Papa
Nous lui étions redevables de tout...

Je commençai à travailler
Et je passai les examens d'entrée de la rabfak⁷⁶
J'y aspirais depuis longtemps
J'étudiai avec zèle
Et j'obtins un succès complet.

Jeune fille provinciale
J'avais un tel désir de communier
Avec tout ce qui était lié à Moscou
Musées, théâtres, avenues
La capitale frappait fortement
Par ce trait propre aux provinciaux
Que leur attirance pour la culture
Était plus forte chez eux
Que chez les gens du cru

Je me fis de nouveaux amis
Au bout d'un an j'étais avec eux d'égal à égal
M'y étant familiarisée je dissertais
De théâtre, de livres et de vers
Après en avoir terminé avec la rabfak
Je m'inscrivis à la Iourfak⁷⁷
La jurisprudence alors
Ne se distinguait pas par le prestige

⁷⁶Voir la note 50.

⁷⁷Iouriditcheskiï fakultet, faculté de droit.

On assurait au contraire
Que le droit bientôt disparaîtrait
Les sciences me réussissaient sans difficulté
Je m'y consacrai avec grand intérêt
Et de la salle de lecture de la bibliothèque
Je fis vite ma deuxième maison
Je l'aimais tellement, cette salle
Que toutes mes années d'études
Je les ai passées là, derrière un livre
À l'époque les gens vivaient très à l'étroit
Et bien peu étaient ceux qui avaient chez eux la place
De poser un livre quelque part
La merveilleuse salle de la bibliothèque
Nous réunissait tous alors
C'était là que nous fixions nos rendez-vous
Nous unissions l'amour et la science
Ce qui me convenait parfaitement
Mais les amers souvenirs
De ce lointain amour de campagne
Plus d'une fois se dressaient devant moi
Et refroidissaient mes ardeurs amoureuses

La petite rue Kozitsky

Vivre en appartement collectif, c'est toute une science
Je n'y suis pas arrivée tout de suite
Mais la sainte fraternité de la jeunesse
Trouvait chez toi, Kozitsky, notre modeste lieu de vie
Nous ne connaissions pas la pauvreté
Nous ne nous occupions pas des conventions
Ni de rien d'autre
Nous vivions là légèrement et simplement
Notre maison toujours nous accueillait
Et qu'il vente ou qu'il pleuve
Nous gratifiait de son confort bon enfant
Combien de chansons nous avons chantées là
Et quelles soirées !

Parfois nous nous asseyions avec un livre
Et parfois nous faisons bombance...

Je vivais dans une grande pièce
Où nous habitions à cinq
Mais rarement des querelles éclataient
Et ce n'était rien de durable ni rien de sérieux
Nous maintenions un ordre strict
Rassembler tout ce qui est à soi
Ne pas se mêler des affaires d'autrui
Mais en cas de besoin, aider
Je pense à ces copines
Aussi bien dans la joie que dans la tristesse
Nous n'avions pas assez de cette habituelle gaîté terrestre
Qui embellit la jeunesse
Dans quels vêtements allions-nous
Et malgré tout quand il le fallait
Nous faisons les belles avec gaîté
En dépit de la modestie de notre train de vie
La coquetterie n'était pas oubliée
L'arbitre des élégances
Était mon amie Anna
Elle avait dans ses mains tout simplement un don
Elle avait un talent
Pour coudre un tissu et en faire une toilette
Pour s'arranger de telle façon
Qu'elle pouvait par son charme éclipser
Lioubov Orlova⁷⁸ elle-même.

L'année 37

Sur l'escalier de fer qui grondait
On entendait la nuit des pas
La gardienne au matin parlait à voix basse
D'un groupe de vingt ils en ont emmené un tiers
Et de cela même avec l'ami le plus proche
Il ne fallait pas parler

⁷⁸Célèbre actrice de cinéma soviétique (1902-1973).

Et pourtant chacun craignait pour lui-même
Chacun était lui-même en danger
Car presque tous cachait un secret
Tel dont le père avait été dékoulakisé
Tel était le neveu d'un menchevik⁷⁹
Tel avait un grand-père ecclésiastique...
Sur tout le pays se répandait alors
Dans un brutal vacarme un cri terrifiant
Trouver les ennemis ! Les démasquer !
Les abattre comme des chiens enragés !
Les marquer au fer rouge !

Ah, combien j'ai eu peur alors
Oui, combien alors j'ai eu peur
Il me semblait que cette force malfaisante
S'était enchaînée à moi pour toujours
La psychose était si forte
Qu'il m'arrivait parfois d'avoir envie
De me "démasquer" moi-même
De façon à au moins faire cesser
Le cruel cauchemar de l'attente

Et comment n'aurais-je pas eu peur ?
Abandonner cette vie de rêve atteinte
Après tout ce que par quoi j'étais passée
L'usine où je lavais le poisson
Et cette lointaine taïga où hurlaient les loups
Alors que j'étais à présent entrée à l'Institut ?
La dissimulation de mes origines
Serait aussitôt châtiée par mon épuration
J'aurais en mains un livret "de loup"
Qui signifierait la faillite de ma vie

Mais l'État devenait toujours plus fort
Se cherchant des ennemis sans relâche
Le peuple comme à l'ordinaire se taisait
Et acceptait tout docilement
Dans ses mains l'État tenait fermement son glaive

⁷⁹Voir la note 19.

Et punissait par la terreur ses sujets
Pour avoir raconté une histoire drôle on pouvait prendre cinq ans
Si bien que les plaisantins se taisaient

Je ne sais pas quelle force
Il pouvait y avoir dans ces paroles diaboliques
Mais en dépit de tout ce qui était là
De tout ce qui nous battait, nous tourmentait, nous étouffait
L'espérance nous tenait chaud
Il nous semblait que tout cela passerait
D'autres temps viendraient
Et une belle vie nous attendait...

La jeunesse est un temps de la vie
Qui efface les jours chagrins
Nous chahutions même joyeusement
Nous aimions, dansions, chantions
Nous portions la terreur dans nos âmes
Mais cette double vie ne nous brisait pas
Elle nous fortifiait toujours plus
Il nous fallait pourtant vivre avec cela
Et apprendre le droit "romain"
Passer régulièrement nos examens
Et tous les réussir avec autant que possible un cinq sur cinq
Pour obtenir la bourse la plus élevée
Dans le semestre en cours
Et trouver un bon travail
Pour nous acheter des bottes pour l'hiver
Sombre année 37
Tu n'as pas réussi à nous écraser de ton poids...

L'Institut

Notre amphithéâtre où avaient lieu les cours
Avait été baptisé du nom de celui-là
Qui était responsable de ces procès
Cet amphithéâtre était magnifique et resplendissait
Et n'avait aucun rapport avec l'auteur de ces sanglantes besognes
Mais dans cet amphithéâtre

Certains professeurs
Parvenaient parfois à nous enseigner
D'autres notions de droit
Je m'incline bien bas
Quand je pense à eux
Quels grands noms nous avons connus !
Comme il leur était difficile alors
De lier les notions de loi et de pouvoir
Pour nous éviter de nous y perdre à jamais
Ô toi, petite rue Kozitsky
Mémoire de ma jeunesse
À présent que ma vie touche à son terme
Tu brilles de l'amitié de ces jours passés
Si peu qu'il nous en soit resté maintenant
Mais ceux-là qui vivent encore
Cette mémoire sacrée de notre jeunesse
Ils la garderont à jamais dans leur âme

L'année 2001

Et pour conclure l'évocation de tout ce passé
De tout ce qui a été et qui n'est plus
Je veux m'arrêter sur quelques récits
De ce qui est là-bas aujourd'hui, maintenant

On enseigne aux juristes dans un autre lieu
Qui à présent est dans les Monts Vorobev
Notre appartement communautaire de la petite rue Kozitsky n'existe plus
Mais l'immeuble est là, au même emplacement
Et conserve son aspect, comme frais sorti du passé
La plaque l'annonce au coin de la rue
C'est la Loi qui le protège
Protège-le, protège-le, Loi !
Il en est digne

Le bâtiment de l'Institut lui-même
C'est le conservatoire qui l'occupe
Et le magnifique amphithéâtre est devenu
À présent la salle de concert Rachmaninov

Et resplendit dans la dignité de ce nom
Quel changement symbolique
Comme il nous donne envie d'attendre une réponse
 Mais quoi !
Les noms de nos contemporains
Seraient oubliés dans les ténèbres des siècles ?
Quelle sorte de réponse ? Personne ne le sait
On ne choisit pas l'époque à laquelle on vit
Et pourtant on y vit et on y meurt...

Juin 2000 - juin 2001
Moscou - Valentinovka

Rachel travailla presque 40 ans comme consultante juridique auprès des maternités, défendant les intérêts des mères et des enfants, d'abord au Sokol, puis à la maternité Grauerman sur l'Arbat, qui était connue de tout Moscou. Quantité de situations de vie compliquées furent résolues grâce à son intervention. Les gens venaient la trouver à la recherche de conseils et recevaient en réponse aide et compassion.

À l'époque des persécutions contre A. S. Soljenitsyne, Rachel et son amie Natalia Goulovskaja installèrent son épouse Natacha Svetlova à la maternité du Sokol sous un nom d'emprunt, et c'est là que naquirent les deux fils d'Alexandre Isaïevitch. Il est difficile de dire si le KGB était ou non au courant, toujours est-il que tout se passa à merveille.

Rachel était d'un naturel actif et créatif. Elle appréciait profondément la littérature et elle aimait la musique. Vive, sociable, dotée d'un formidable sens de l'humour, conteuse remarquable, elle jouissait de la confiance et de l'amour de ses amis. Le caractère de Rachel était d'une certaine manière opposé à celui de mon père, lui de nature introvertie, elle émotive et ouverte. Malgré ces différences, elle était pour mon père une véritable assistante, qui reconnaissait parfaitement son authentique mission prédestinée.

Elle aimait et appréciait la vie. On trouvera ci-dessous, écrites à l'hôpital dans son journal intime, quelques lignes datant datant du 5 mars 2001, quatre mois avant sa mort.

Le soir, tard. La fenêtre donne sur des immeubles anciens de la Peregodinka⁸⁰. Divine musique de Mozart, neige, et ces arbres dans un magnifique entrelacement

⁸⁰Longue artère de Moscou qui relie le parc de Novodievitchi au Centre Hospitalo-Universitaire n° 2, où se trouvait Rachel.



Rachel Edelstein-Bratus, Moscou 2000

de branches. Demain je sors d'ici. Je ne sais pas ce qui m'attend. La clinique, c'est comme ça. J'en ai terminé avec les examens... Et tout autour la beauté de ce paysage, et cette musique. Comme je me sens bien !

41 rue Kirov

Jusqu'en 1946, j'ai vécu avec Grand-Père et Grand-Mère près de la gare d'Ilinskaïa sur la ligne de chemin de fer de Kazan. C'est ainsi qu'Ilinskoïe est pour moi le pays de la prime enfance. Dans les faits, jusqu'à 7 ans, c'est ma grand-mère qui m'a élevé. Quand mes jeunes et sévères parents lui faisaient une remarque, elle leur répondait que "jamais encore une grand-mère n'avait pourri son petit-fils". Quand en 1972 nous naquit une fille, je demandai à Valia son assentiment pour que nous l'appelions Vera en souvenir de ma grand-mère bien-aimée, Vera Korn.

En 1946, Papa bénéficia d'une pièce dans un appartement communautaire au 41 de la rue Kirov (aujourd'hui rue Miasnitskaïa⁸¹). Jusqu'alors notre famille vivait dans une pièce d'un appartement communautaire du campus Alexeïev, partie d'un bâtiment à un étage, plus baraquement qu'immeuble véritable, et pourvu d'un long corridor avec les commodités dans la cour. Il était situé juste en face de la célèbre sculpture de V. Moukhina "Ouvrier et kolkhozienne". Aujourd'hui sur cet emplacement se dresse un grand immeuble de beaucoup d'étages. C'est en particulier là que naquit mon frère Boris en 1945.

La pièce de la rue Miasnitskaïa était un vrai palais en comparaison de cet appartement collectif. Elle se trouvait au dernier étage d'un immeuble "de rapport" en brique qui en comportait quatre, construit à la fin du 19^e ou au début du 20^e siècle, jouxtant un bâtiment administratif, et construit sur les plans du célèbre architecte constructiviste Le Corbusier. L'immeuble du numéro 41 a été préservé jusqu'à nos jours, il donne d'un côté sur l'avenue Sakharov.

À l'époque de la guerre, à côté de l'immeuble Le Corbusier, le Grand Quartier Général (GQG) s'était installé dans un grand hôtel particulier. Sur le toit de l'immeuble Le Corbusier était positionnée une batterie de canons antiaériens qui protégeait l'hôtel particulier du côté des airs. On disait que le GQG était relié

⁸¹Kirov, bolchevik de la première heure, compagnon de Staline et auteur de sinistre mémoire de massacres de masse dès 1919, donna peu après son assassinat en 1934 son nom à l'antique rue de la Boucherie, rue Miasnitskaïa, nom qu'elle retrouva avec la perestroïka en 1990. Au numéro 24 / bloc 3 de cette rue se trouve en sous-sol une véritable légende moscovite, le restaurant-cabaret Petrovitch, qui rassemble dans une atmosphère beaucoup plus cocasse que nostalgique des souvenirs de la période stalinienne. Alexandre Bratus me l'a fait découvrir en 2014 ou 2015. <http://www.club-petrovich.ru>

par un passage souterrain à la station de métro Kirovskaïa, qui s'appelle de nos jours Tchistye Proudye. Pendant toute la durée de la guerre, la station de métro elle-même resta fermée. Il est certain que les Allemands étaient au courant, car tout le quartier était l'objet de bombardements, et notamment un immeuble situé derrière l'édifice Le Corbusier fut complètement détruit.

Notre pièce, qui faisait environ 20 m², était séparée en deux parties par une cloison en bois. Dans l'une de ces parties se trouvait le cabinet de mon père et sa chambre à coucher, et dans l'autre nous nous étions installés, mon frère Boris et moi, avec aussi à partir de 1948, mon demi-frère Lel, qui était venu de Tchistopol vivre avec nous. Une partie du mobilier, une table à écrire, était propriété de l'État et appartenait à l'Académie Juridique Militaire ; elle portait d'ailleurs un matricule spécial qui notifiait cette appartenance.

Il n'y avait bien sûr pas pour tous d'endroit permanent pour dormir. Lel et moi, nous dormions sur des lits pliants. Dans cet appartement communautaire vivaient avec nous deux familles. L'une d'elles était constituée de déplacés de la campagne, et nous avons longtemps gardé avec eux des liens d'amitié et de bon voisinage. L'autre se composait d'une personne excessivement scandaleuse et malsaine, qui s'appelait Kazemirovna, et de son fils, qui était officier du NKVD.

Pour tout ce monde il y avait en tout et pour tout un cabinet d'aisance et un cabinet de toilette, ainsi qu'une cuisine équipée de réchauds à pétrole (les fourneaux à gaz n'arrivèrent qu'en 1948-49). Pour l'époque, c'étaient de très bonnes conditions de vie, car nombreux étaient ceux parmi mes amis qui vivaient dans des sous-sols ou dans des bidonvilles.

Un matin tôt, à l'automne 1946, arrivèrent à Moscou nos voisins d'Ilinskoïe. À leur air, Maman comprit immédiatement qu'un malheur était arrivé. Grand-Père Lazare était décédé, tombé de nuit sous un train sur un passage pour piétons près de la gare d'Ilinskoïe. Les circonstances de son décès n'ont jamais été éclaircies jusqu'ici. On savait qu'il rentrait tard de Moscou et que la gare n'était pas éclairée. Il est vraisemblable qu'il s'agissait d'un meurtre. Ses fils Mark et Moïseï tentèrent d'enquêter sur l'événement, mais sans résultat. La mort de son père éprouva fortement Maman. Ainsi que je l'ai déjà souligné, Rachel était sa fille bien-aimée. Il y avait entre eux une profonde et intime parenté de caractère.

Pour moi le décès de mon grand-père Lazare était la première rencontre avec la mort d'un proche. Pendant longtemps, quand c'était pour moi l'heure d'aller dormir, des terreurs m'envahissaient, bien qu'extérieurement je n'aie jamais en aucune façon exprimé ce que j'éprouvais.

Le premier septembre 1947 j'entrai en première classe à l'école n° 281 sur la rue Oulansky. Il y avait beaucoup d'enfants du même âge que moi et je me



Ma première classe en 1947. Alexeï Kaïdalov est au 2^e rang, quatrième en partant de la gauche, Ivan Nikolaïev aussi au 2^e rang, troisième en partant de la droite, et moi au 3^e rang, quatrième en partant de la droite, à côté de ma maîtresse Nadejda Dmitrievna.

retrouvai dans la 1^e D⁸². Il y avait 35 enfants dans ma classe. Notre maîtresse Nadejda Dmitrievna nous demanda lors de la première leçon : ‘Y a-t-il parmi vous des enfants dont le père est mort au front ?’ Plus de la moitié de la classe leva la main. Je fis rapidement la connaissance de deux garçons, Alexeï Kaïdalov et Ivan Nikolaïev, avec qui notre amitié dura toute la vie.

Comme tous ceux qui nous entouraient, nous vivions plutôt chichement. Je me souviens d’une longue queue pour le pain à la boulangerie, qui s’étendait de la station de métro Kirovskaïa (Tchistye Prouty) jusqu’à l’immeuble Le Corbusier. Pour le thé on nous donnait un petit morceau de sucre qu’il nous fallait mordiller tout doucement et sucer au fur et à mesure que nous absorbions notre thé. Cela s’appelait boire le thé “à la façon festin du morceau” par opposition à la façon beaucoup plus prodigue de la simple bouchée, lorsque le sucre fondait dans le thé.

À la fin de l’année 1947 fut menée à bien une réforme monétaire : les bons d’alimentation disparurent et on vit apparaître des produits sur le marché libre à

⁸²Le D n’est pas la quatrième, mais bien la cinquième lettre de l’alphabet cyrillique.

des prix imposés par l'état. De nouveaux salaires furent fixés pour les travailleurs scientifiques, et mon père, docteur ès sciences et professeur, commença à être rémunéré décemment. Notre aisance décolla vers des sommets. En somme, la vie s'améliorait d'année en année.

À partir de 1947, tous les 1^{er} mars, ou sinon le 1^{er} avril, avait lieu une baisse des prix des produits alimentaires et d'autres biens de consommation, qu'annonçait triomphalement à la radio Levitan. Deux fois dans l'année, à Pâques et au Nouvel An, on pouvait acheter de la farine de froment à prix fixé. Devant le magasin où on distribuait la farine, au coin de l'avenue Oulansky et de la rue Sadovo-Spasskaïa, se formait alors une énorme queue de plusieurs heures.

Jusqu'en 1955, les écoles étaient séparées entre écoles des garçons et écoles des filles, et dans les écoles des garçons les mœurs étaient rudes. Souvent après les cours les rapports s'établissaient au moyen de rixes. C'était le système de la cour qui prédominait. Les enfants qui étaient dans une cour s'unissaient dans une petite société prenait ses membres sous sa protection. Il y avait des cours qui se faisaient la guerre entre elles, si bien qu'il était possible de s'exposer à une attaque pour la simple raison d'appartenir à une autre cour. Cela signifiait qu'il y avait des territoires sur lesquels il était dangereux de passer, du moins quand on était seul.

Mon ami le plus proche à l'école était Vania Nikolaïev. D'habitude après l'école nous allions chez lui sur le boulevard Ananievsky. Sa grande pièce était entièrement couverte de tableaux de Zinaïda Serebriakova⁸³, la grand-mère de Vania, qui vivait à Paris. À cette époque, bien sûr, je n'en savais rien, et surtout je n'accordais aucune attention à ces tableaux. Je savais seulement que la maman d'Ivan, Tatiana Borissovna, était une artiste qui travaillait au MKhAT⁸⁴. Elle nous organisait parfois, pour Vania et moi, une visite dans les coulisses de ce théâtre, où on nous stupéfiait avec les différents dispositifs d'imitation des sons, pluie, tonnerre, grondement des roues d'un train, etc.

Serebriakova était en lignée directe issue de deux familles originaires de France, les Lanceray et les Benois. De la même façon que les Fabergé, ces familles étaient connues en Russie pour leurs succès dans les arts plastiques.

Le talent artistique d'Ivan se révéla dès sa prime enfance. Je fus, très admiratif, le premier juge de ses dessins. En 1951, Ivan fut pris à l'école d'art Sourikov, qui se trouvait à côté de la Galerie Tretiakov⁸⁵, et il devint par la suite un artiste connu.

⁸³ Artiste peintre russe et française (1884-1967), dont un tableau très connu, "Le déjeuner", met en scène ses trois enfants, parmi lesquels Tatiana - Tata -, la mère de Vania dont il est question ici.

⁸⁴ Moskovskii Khoudojestvennyi Akademitcheskii Teatr, théâtre d'art académique de Moscou.

⁸⁵ Avec le Musée Pouchkine - dont l'annexe, sur l'emplacement de l'ancien Palais Golitsyne, est consacré en particulier aux impressionnistes -, le plus beau musée d'art de Moscou.

J'aimerais raconter ici un jeu auquel nous jouions, Aliocha Kaïdalov, Ivan Nikolaïev et moi. C'était une imitation sur le thème de la guerre de 1812. Nous découpons dans du papier et nous collions des soldats, des canons, de la cavalerie. Chaque soldat pouvait frapper l'ennemi à la distance d'une paume de main tendue, chaque cavalier de deux, chaque canon de trois. La quantité de soldats, de canons, de cavaliers avait été déterminée à l'avance. Nous les faisons avancer, déplaçant tour à tour la troupe sur le plancher. Comme personne ne voulait faire les Français, on tirait à la courte paille pour savoir qui les figurerait.

Le grand-père d'Alexeï, Nikolaï Kormilitsine, nous consacrait beaucoup d'attention, et grâce à lui nous nous familiarisions avec les classiques de la littérature enfantine mondiale, "Sans famille" d'Hector Malot, "Le prince Serebrianny" d'Alexis Tolstoï, "Les aventures d'un petit garçon préhistorique" d'Ernest d'Hervilly, les livres de Jules Verne et de R. L. Stevenson. Tout cela contrastait fortement avec les programmes sovdep⁸⁶ qu'on nous enseignait à l'école.

Pour mieux comprendre ce dont on nous gavait à l'école, je vais en rapporter ici un exemple. En 3^e ou 4^e fut mis au programme l'étude obligatoire d'une chanson qui parlait de faucons, écrite dans un style épique pseudo-populaire. Je me souviens très bien jusqu'à aujourd'hui du début de cette "œuvre" : "Sur la plus haute branche d'un chêne se tenaient deux faucons. L'un d'eux était le faucon Lénine, l'autre le faucon Staline." Puis le faucon Lénine disait qu'il était malade et, sentant sa fin prochaine, demandait au faucon Staline de prendre soin du pays et de la question générale de la construction du communisme.⁸⁷ C'est à ma grande surprise que j'ai appris tout récemment que cette chanson avait été mise en musique par Dmitri Chostakovitch.

Une fois, dans le cours de notre jeu de la guerre de 1812, Ivan Nikolaïev envoya (je ne me souviens plus sous quel prétexte) à Alexeï Kaïdalov un ultimatum écrit qui commençait par ces mots : "Nous, gouvernement Nikolaïevien...", sur quoi le grand-père d'Alexeï arriva en proie à une angoisse indescriptible et nous intima l'ordre de supprimer sans délai ce message. Il est facile de comprendre son grand-père si on veut bien tenir compte du fait que cela se passait en 1949.

⁸⁶Sobriquet, formé sur "soviet des députés", par lequel les Russes - à l'origine les Russes Blancs en 1919 - désignaient tout ce qui avait trait à l'état soviétique, la Russie dirigée par l'État soviétique étant elle-même appelée la Sovdepie.

⁸⁷Cette chanson a été traduite en français à l'époque où le culte de la personnalité (selon l'expression d'Evguenia Guinzbourg, cf. la note 57) prévalait dans la culture communiste internationale. On peut en trouver le texte à la rubrique "Petit florilège stalinien" d'un recueil de "Chansons de lutte" édité par les éditions (trotskistes) Rouge et vendu en France au début des années 70 pour la modique somme de 3 F.

Obéissant à la mode de ce temps-là, nous nous passionnions pour les livres et les films de guerre. En particulier, se lançant dans un récit de longue durée, Ivan écrivit un roman de guerre (il avait 9 ans) dans lequel en qualité de personnages “au front” on pouvait trouver Alexeï, moi, et quelques autres garçons de notre connaissance.

Le cinéma et la radio jouaient un grand rôle dans notre enfance (il n’y avait pas encore de télévision). Dans notre quartier il y avait trois grands ciné-théâtres, le Forum sur la rue Sadovaïa-Samotetchnaïa, l’Ouran sur la rue Sretenka, sur l’emplacement duquel se trouve aujourd’hui le théâtre Vassiliev, et sur le boulevard Tchistoproudny le Colisée, qui est devenu le théâtre Sovremennik. Mais celui qui jouissait pour nous de la plus grande popularité était le ciné-théâtre Chronika, au coin du boulevard Sretensky et de la rue Sretenka. On y donnait pour un prix modique des dessins animés et des documentaires.

Souvent, Ivan et moi, nous entreprenions des expéditions à travers Moscou, avec un but quelconque déterminé à l’avance. Par exemple, parcourir tout Sadovoïe Koltso ou tout Boulvarnoïe Koltso⁸⁸, ou encore parcourir les quais tout du long de la rivière Iaouza. En 1951, nous nous joignîmes à une colonne de manifestants du premier mai, et nous aboutîmes sur la Place Rouge. On voyait très bien sur le mausolée un homme avec une grosse moustache en vareuse militaire, qui agitait la main en guise de salutation.

Nous ne comprenions pas dans quelle époque nous vivions, mais néanmoins l’époque nous incitait à penser par nous-mêmes. En cinquième, nous eûmes des cours d’introduction à la Grèce antique, et nous établissions en esprit des parallèles historiques. Je me souviens que c’est alors que j’en vins pour la première fois à soupçonner confusément que Staline était un dictateur. Grâce à Dieu, j’eus la présence d’esprit de me taire sur ce sujet.

Il était possible de faire d’autres observations. Le fait est qu’à côté de notre immeuble se trouvait, occupant deux bâtiments, le tribunal de la garnison militaire de Moscou. Dans l’un de ces bâtiments était le tribunal lui-même, et dans l’autre on préparait les accusés à un départ pour leur geôle. D’une manière ou d’une autre, les membres de leur famille étaient au courant de la date du début du procès (évidemment personne ne les invitait jamais à assister au procès lui-même) et quand on menait les condamnés d’un bâtiment à l’autre, ils leur criaient leur sentence en nombres d’années. Je me rappelle ces cris : cinq ans, dix ans, quinze ans. C’est là que pour la première fois j’ai vu la femme d’un condamné pour une

⁸⁸La Ceinture (plus exactement l’anneau, koltso) des Jardins et la Ceinture des Boulevards, sont les deux premiers des dix boulevards périphériques qui ceignent Moscou.



Mon frère Lel et moi (à droite) en 1948.

histoire drôle à dix ans devenir hystérique ; les sanglots de la malheureuse femme s'achevèrent en un énorme rire homérique qui, littéralement, la secoua pendant de longs moments.

En 1951, mon père acheta une datcha dans le hameau de Valentinovka sur la ligne du chemin de fer de Iaroslavl. La datcha se présentait comme une modeste villégiature estivale de 20 m² couverte de bardeaux et pourvue d'une terrasse ouverte. À la maison était attenant un terrain de 1550 m². Mon père avait acheté l'ensemble pour 20 000 roubles.

Le premier été, mon père et mon frère Lel s'occupèrent de l'arrachage des souches, dont plus d'une centaine parsemaient le terrain. En effet, jusqu'à la guerre, le terrain n'était qu'une parcelle de forêt. À l'époque de la guerre, la forêt fut mise en coupe pour faire du bois de chauffage. On planta des arbres fruitiers, cerisiers, pruniers, pommiers et même de la vigne qui, à notre étonnement, donnait parfois de petits fruits acides. Mon père consacrait beaucoup de temps aux travaux agricoles. Son plus grand sujet de fierté était son parterre de fraises.

À partir de ce temps-là nous prîmes l'habitude de passer tout l'été à Valentinovka. À cette époque il devenait tout à fait accessible à de nombreux Moscovites d'acquérir une datcha pour l'été. Nous constituions de grandes équipes de garçons et nous passions toute la journée à la rivière, dans le bois de bouleaux ou à faire des promenades en bicyclette en toute liberté. Pour déjeuner, Maman nous appelait en frappant des coups de "gong" sur un morceau de rail suspendu à un chêne qui se dressait devant la maison.

C'est à cette époque que je fis la connaissance de nos voisins de datcha, la famille de Georg Fuchs-Martin. Ethniquement juif, né à Hambourg et communiste, il avait dû fuir l'Allemagne nazie pour venir en traversant la Pologne se réfugier en Union Soviétique à la fin des années 30. Georg était un musicien professionnel qui travaillait comme chef d'orchestre dans un théâtre d'opérette qu'il ne pouvait pas supporter, disait-il. Bien des années plus tard j'ai appris qu'il était auteur de la musique de nombreuses chansons du poète français Béranger. Georg m'apprit à jouer à un antique jeu de cartes allemand, le Tramlar.

C'est par lui que j'entendis pour la première fois raconter de la bouche d'un témoin oculaire et actif les événements qui amenèrent à la prise du pouvoir par Hitler. Ce qui étonnait le plus Georg, c'était l'unité et la cohésion des diverses provinces de l'Allemagne qu'avait réussi à établir Hitler. Il disait : "Vous les Russes, vous pensez que l'Allemagne est unie et monolithique. Ce n'est pas vrai. Dans des provinces distinctes vivent des hommes qui ont un passé historique distinct et des traditions distinctes."

À l'époque de la guerre, il fut interné dans une petite ville sur la ligne prin-

cipale du transsibérien. Plus que tout, il craignait qu'il n'y ait pas là-bas de café, sans lequel, en authentique fils des traditions allemandes, la vie ne lui semblait pas possible. Mais par un étrange concours de circonstances, un wagon entier de café resta sur une voie de garage, si bien qu'il put en boire tous les matins, ce qui, à ce qu'il disait, lui sauva la vie et la raison.

En cinquième, je fus privé de mon ami Ivan puisque, ainsi que je l'ai déjà rapporté, il avait été admis à l'école d'art Sourikov. Il faut dire que la période de la cinquième à la huitième fut pour mes parents et pour moi difficile et douloureuse. J'avais pris l'école en grippe, et sous des prétextes bien peu vraisemblables je manquais les cours, je servais des mensonges éhontés, aussi bien à mes parents qu'à mes professeurs. Tout ceci se compliqua du fait que je grandissais lentement et que je devins l'un des garçons les plus petits de ma classe, qui avais pour unique passion ma collection de timbres. Bien sûr, il y avait à cela des causes objectives, un personnel enseignant indigent, les mœurs sauvages de la classe, la perte de mon ami et mon isolement croissant au sein de ma famille.

Un jour, peu avant la fête du 1^{er} mai, je décidai, comme j'en avais pris l'habitude, de sécher les cours et d'aller au cinéma. Comme la présence d'un écolier avec son cartable aurait attiré la suspicion des contrôleurs, je cachai mon cartable dans un endroit isolé, après quoi je comptais le récupérer et rentrer triomphalement à la maison, comme si c'était après les cours. Cet endroit isolé était un grand bac métallique qui était placé derrière une palissade près de l'immeuble Le Corbusier.

Pour mon malheur, à l'occasion de la fête du 1^{er} mai, le samedi fut déclaré jour de nettoyage de toute la zone qui confinait à l'immeuble Le Corbusier. C'est pourquoi, lorsque je revins à la maison, à ma grande frayeur je ne trouvai ni bac ni cartable. Mais peu après, des ouvriers trouvèrent le cartable, et en lisant mon carnet de jour, ils surent quelle était mon adresse et le rapportèrent à mes parents. De la suite, je ne parlerai pas. Qu'il me suffise de dire que ma punition fut très sévère.

Bien des années après, Maman vint à me dire que ma métamorphose en docteur ès sciences et professeur d'université avait été pour elle le plus grand miracle de sa vie. Il faut comprendre mes chers parents, qui étaient alors au désespoir et pensaient que je ne ferais jamais rien qui vaille.

Au printemps 1952 commença l'"affaire des blouses blanches". Dans les couloirs de l'école couraient des garçons au cri de "Bats les juifs et tu sauveras la Russie !" ⁸⁹ C'est précisément alors que pour la première fois j'entendis ce cri de

⁸⁹Slogan antisémite souvent proféré lors des pogromes dans l'empire russe et pendant la guerre civile, où "battre" était un euphémisme, puisqu'il s'agissait le plus souvent de massacres sauvages.

guerre. La radio et les journaux bafouillaient sans arrêt à propos d'une organisation juive insidieuse, le Joint⁹⁰.

Des bruits circulaient, faisant état de boîtes contenant des souris infectées qui avaient été découvertes dans un magasin d'alimentation. À l'école, des enfants juifs subissaient des humiliations et ils étaient roués de coups. Devant cette situation, le directeur de l'école, qui avait été soldat au front, fit en personne le tour de toutes les classes et prit les enfants sous sa protection. Je rencontrai cet homme digne de respect dans la rue beaucoup plus tard, en 1961-62, et je l'en remerciai.

Remarquons qu'on ne s'en prit pas à moi personnellement car mon nom de famille ukrainien, mon nom et mon patronyme slaves parlaient pour moi, mais je ressentais continuellement l'ambiguïté de ma situation.

Krasnye Vorota - Les Portes Rouges

À l'automne 1952 eut lieu pour nous un événement remarquable : on attribua à mon père un appartement de deux pièces aux Portes Rouges⁹¹ dans un gratte-ciel qui venait à peine d'être construit aux Portes Rouges.

Dans cet appartement, on trouvait des commodités inédites pour l'époque : eau chaude, salle de bains, cuisine équipée, vide-ordures, ascenseur. L'appartement était situé au troisième étage de l'aile droite de l'immeuble, juste au-dessus d'une

Ce slogan a aussi été une arme de propagande, puisque par exemple les Bolcheviks l'attribuaient calomnieusement aux Makhnovistes en Ukraine. Le lecteur intéressé à lire une version non bolchevique - en l'occurrence anarchiste - de l'histoire de cette calomnie pourra se référer aux livres publiés initialement à Paris en français et traduits par la suite en de nombreuses langues *La révolution russe en Ukraine* de Nestor Makhno (1927) et *La révolution inconnue* de Voline - Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum - (1947), ce dernier traitant également de l'écrasement de l'insurrection de la flotte russe à Cronstadt par Trotsky en 1921. Comme on peut le lire à propos de l'incident rapporté ici, l'antisémitisme n'avait pas disparu avec la prise du pouvoir par les Bolcheviks. On peut en trouver une autre illustration à la lecture du livre *Les aventures extraordinaires d'un juif révolutionnaire* d'Alexandre Thabor (Paris, Temps Présent, 2020), aventures qui commencent avant la première guerre mondiale à Odessa, et dont l'un des épisodes est l'émigration du héros du livre - notamment pour cause d'antisémitisme persistant en Ukraine - en Palestine, en 1924. Ce livre mériterait d'ailleurs d'être traduit en russe ; il trouverait certainement son lectorat.

⁹⁰American Jewish Joint Distribution Committee, organisation de secours aux communautés juives du monde entier, fondée en 1914, qui a sauvé de nombreuses vies, notamment lors des pogromes qui suivirent la première guerre mondiale et pendant la seconde guerre mondiale.

⁹¹Le bâtiment Krasnye Vorota - Les Portes Rouges - est un gratte-ciel typique de l'architecture stalinienne, de 133 mètres de haut et d'occupation mixte, administrative et résidentielle, situé sur Sadovoïe Koltso, la Ceinture des Jardins. Le lieu dit Les Portes Rouges était un arc de triomphe construit à l'origine pour célébrer la victoire sur les Suédois à la bataille de Poltava en 1709, qui ne fut définitivement détruit qu'en 1926 pour permettre l'extension de la Ceinture des Jardins.

bijouterie - qui est encore là jusqu'à aujourd'hui - et de l'entrée du métro. Il était composé de deux pièces, l'une de 18 m², l'autre de 17 m², ainsi que d'une cuisine de 9 m². Les trois fenêtres donnaient sur la rue Kalantchevskaja.

Des connaissances et d'anciens voisins venaient voir l'appartement comme s'il s'agissait d'une visite à un palais. Ils étaient particulièrement impressionnés par l'eau chaude qui coulait des robinets et demandaient : "Est-il possible de boire directement l'eau au robinet et aussi de faire chauffer le thé ?"

Comme les Portes Rouges se trouvaient à proximité immédiate de notre ancien appartement, je continuai ma scolarité dans la même école qu'auparavant.

En mars 1953, Staline mourut. Un matin tôt, je fus le premier à entendre cette annonce à la radio, et au cri de "Staline est mort !", je me précipitai dans la chambre de mes parents. Papa pleurnicha discrètement, Maman éclata en sanglots. Les cours à l'école furent annulés et devant le buste de Staline fut constituée une garde d'honneur des pionniers les plus avancés, qui était relevée toutes les demi-heures. Tous ressentaient qu'il s'était produit un événement d'importance historique.

Des masses populaires affluaient en provenance de tout Moscou et des environs vers le centre, vers le Kremlin, dans un désir irrésistible de voir le corps du chef défunt. Maman n'y faisait pas exception. Avec mon jeune frère Boris et elle, nous partîmes des Portes Rouges par la rue Miasnitskaïa pour tourner ensuite sur le boulevard Sretensky, car le passage vers le centre par la rue Miasnitskaïa était fermé par des soldats et des camions établis en forme de barricades.

Là, sur le boulevard, nous rencontrâmes un ami de Papa, Zinoviï Rozenbaum, qui nous ayant vus, nous cria : "Rachel ! Que fais-tu là ? Rebrousse chemin immédiatement !" Il est possible qu'il nous ait sauvé la vie car un peu plus loin sur le boulevard Samotetchny et dans les rues adjacentes se produisit une énorme bousculade dans laquelle des dizaines d'hommes et de femmes perdirent la vie.

Comme les cours à l'école ne reprenaient pas avant les funérailles, livré à moi-même, je me donnai pour but de tenter de pénétrer dans la Salle des Colonnes⁹². La file pour la Salle des Colonnes suivait le côté extérieur de la Ceinture des Jardins en serpentant sur de nombreux kilomètres, jusqu'à tourner au niveau de la place Maïakovski dans la rue Tverskaïa. La fin de la file se perdait quelque part derrière la gare de Pavelets. Rester debout exposé au gel dans cette file était pratiquement impossible.

La rue Miasnitskaïa était coupée en deux endroits, près de la poste centrale et vers sa fin, au niveau de la place Loubianka. En utilisant quelques passages cou-

⁹²La Salle des Colonnes de la Maison des Syndicats, sur Okhotny Ryad, où était exposée au public la dépouille de Staline.

verts, je parvins jusqu'à la place Loubianka, mais il était impossible de continuer plus loin ; toutes les issues étaient hermétiquement fermées.

De temps en temps se présentaient sur la place, portant des couronnes, des processions d'organisations qui allaient à la Salle des Colonnes. Il se formait alors immédiatement à leur suite une foule qui espérait qu'on les laisserait aussi passer. Mais les sentinelles contrôlaient rigoureusement les papiers et les repoussaient tous, sauf deux ou trois qui avaient apparemment des laissez-passer en règle.

J'étudiais médiocrement, comme précédemment, passant de classe en classe au repêchage, tantôt pour l'anglais, tantôt pour le russe jusqu'à la neuvième⁹³. En 1954, les classes devinrent mixtes et à la faveur de ce changement, je fus transféré à la nouvelle école n° 265, qui était située à l'angle des rues Sadovo-Spasskaïa et Dominikovski. Je reçus ce transfert comme une tragédie personnelle mais c'est précisément à partir de ce temps-là que je me mis à mieux étudier, et la dixième (et dernière) classe se termina pour moi sans passage par une commission de repêchage.

Il y avait en fait dans cette école des professeurs éminents en chimie et en mathématiques, qui surent éveiller mon intérêt pour ces sciences. De manière inattendue, il apparut que je possédais d'assez bonnes capacités en mathématiques, à tel point que mes réponses à l'examen de fin d'études secondaires dans cette matière furent notées comme remarquables, ainsi que le rapporte le procès-verbal d'examen. Mais ceci est déjà une autre histoire...

⁹³Vers l'âge de 15-16 ans.

Vers (non traduits) et documents tirés des archives de Iou. P. Poletika

Стихи и документы из архива Ю.П. Полетика

III

Темнеет вечер, близко ночь...

Эй стой! Идти уже не в мочь!

- Ну, яму рой! Старик наддай!

Поглыбше землю забирай! –

Всё шире, глубше тёмный ров

Под сенью щебечущих кустов.

Поднавались! Пора кончать!

Чего тут больше рассуждать...-

- Братишка! Дай раз покурить!

Ведь нам уж больше не курить...-

Уселись молча на песке.

Цыгарки прыгают в руке.

Слюной, пылью запёкся рот...

-Эй, торопись ты старый чёрт!..

Кончать давно уже пора.

Чего возиться до утра...

Даёшь пиджак, даёшь штаны...

Они тебе уж не нужны!..-

Темна могила, глубока...

В очах предсмертная тоска...

- Что, жидок на расправу стал?..

А что тогда ты понимал,

Как коммуниста убивал?..-

Гость

(Фольклор)

Расползается древняя тьма
И, выпрямившись во весь рост
Хватает ветер впотьмах
Золотые яблоки звёзд,

И, серенький, у окна
Усаживается рассвет
Он подносит мне вина,
Хмельнее которого нет.

И во тьме отчаянья моего
Я вижу тогда его...

...ОН сидит за огромным столом
Ему рапортует нарком.
А ОН подкручивает усы,
Поглядывая на часы.

В руке у него перо.
На висках его – серебро
Серебро прожитых лет,
Серебро нажитых бед.

Что напишет тем пером,
Того не вырубишь топором
Что зачеркнет – стирается след...
Тому даже имени нет!

На столе у него блокнот.
ОН строгий ведёт учёт:
Всё что ни есть на моей земле,
Сосчитано тут на столе.

ОН – хозяин. Его рука
Держит оба материка.
Он курит трубку – в тон
Чихают Лондон и Вашингтон.

И на зов его, ветра быстрее
Мчится полк секретарей –
Все в бостоновых пиджачках,
Все с браслетиками на руках.

ОН нахмурился...Бочком
Осторожно уходит нарком,
Со лба стирает пот....
А ОН листает свой блокнот.

ОН листает и не глядит.
ОН читает – не говорит!
ОН шагает. Ночь молчит.
Москва за окном шумит.

Пересекая кабинет,
ОН тихо к окну подошёл,
Где выплеснулся на паркет
Занавесей шёлк,

И к стеклу прильнул. Темно!
Сушит сердце лёгкий жар.
Москва наплывает в окно –
Электрический вихрь и пожар!

А за нею моя страна –
Паутина долгот и широт!
Не отдыхает она
Не устаёт...

ОН всматривается в ночь,
Взглядом все вобрав:
Заносит отточенный нож
Враг – как змея лукав.

Калека стучит костылем.
С дороги сбился слепец.
Сгорел у старухи дом.
Бьёт ребёнка подлец.

Всё сосчитано им давно...
Но ему этот счёт – не в счёт!
ОН мимо смотрит в окно
И, не спеша, зовёт.

И хоть слов не слышно мне,
Они проходят по всей стране
На неизвестной волне,
На неизвестной длине.

И там, где кончается материк
В отчаянном прыжке,
Встаёт из – под сопки старик
С биркою на ноге.

Из одних составлен жил,
А череп лыс и жёлт.
Обсели черные вши
Дизентерийный подол...

- Вкалывать будешь, пес! –
Сказал хозяин ему.
И пароход привёз
Его на Колыму.

Он бурит. Взрывает. Ломом бьёт.
Кайлит. Насыпает. Сам везёт.
Блюёт уже кровь одну...
Он искупает вину!

Он вкалывал тики – так
На прииске нашем Мальдяк
Да дуба дал и лёг в песок,
Завернувшись в дырявый мешок.

Он валялся – груда костей!
Прописан в стране отцов,
И не расстался бы с ней,
Но услышал зов.

Хозяин его позвал!
Не бывает у нас чудес!
Он проснулся ...Встал...
Воскрес!!

И слушает ветра вой,
И чешет впалую грудь.
Бьёт его кашель сухой.
Ждет его дальний путь.

Чёрный качается небосвод.
Расступаются горы. Река кипит.
А он послушно на запад идёт,
Смиранный простой левит.

Много вёрст на том пути,
Но ему нельзя не идти...

Искорками вспыхивают города.
Мошкой гудят поезда.
И тайга отступает прочь,
Кутаясь в ночь.

Все спешит на моей земле!
Он в Москве уже, уже в Кремле
Он проходит по залам пустым,
Невидим, неудержим,

Словно не было вовсе дверей,
Словно вымело секретарей,
Словно чья-то лихая рука
Аннулировала пропуска.

Он идет – ему имени нет!
Неслышны его шаги.
Только бирка стучит о паркет,
Бирка с худой ноги...

Как зовут, когда рождён,
Где и когда осуждён,
Номер дела, статью, срок
Собрал фанерки кусок.

Береги этот паспорт в рай!
Глянет на бирку господь,
Глянет на тощую плоть,
Хмыкнет и скажет: - давай!

Ты бывал уже в аду...

Какую кару тебе найду?
Нечем тебя карать!
Мать...мать...мать!

Как шторма кипящий вал,
Как гребень крутой волны,
Он на пороге встал,
Гость из дальней страны.

- На закате единого дня
Я почил, бездыханен, нем.
Зачем потревожил меня?
Зачем позвал? Зачем?...

Но ОН смотрит гостю в лицо
И говорит: - нельзя, кацо!
Нельзя отдыхать, пахан!
Мы выполняем план!

За тобой остался должок.
Пойди поработай, дружок!
Мы строим хороший дом
И отдохнём потом.

ОН опять листает блокнот,
Опять проверяет счёт...
И не находит слов
Гость из страны отцов.

Точно капли стучат часы!
Хозяин крутит усы.
А гость бессильно воздух жуёт.
Стоит. Молчит. Не идёт.

Точно ветер шуршат листы!

Побледнели лица черты
И трубки синий дымок
Заворачивается в клубок.

Точно сердце стучат часы!
Это жизнь легла на весы...
И вырывается в тишину:
- Пошёл! Искупай вину...

А гостя в помине нет.
Еле дымится след,
Где он – господи сил!-
Только что проходил...

...Не Москва шумит за окном, -
Это строят хороший дом.
Это мой вколочен гвоздь!
И торопится званый гость.

Через всю страну поперёк
Его путь упрямый лёг –
С запада на восток...
Путь далёк!

Много вёрст на том пути,
Но ему нельзя не идти...

Не поспевает тайга за ним.
Тает лиственниц дым,
В уши бьёт всё сильнеей
Прибой четырёх морей.

И вот распахнулся знакомый лог.
Там настезь забой раскрыт.

Он тачку выбрал. Выбрал кайло.
Сосредоточен. Деловит.

Он бурит. Взрывает. Ломом бьёт.
Кайлит. Насыпает. Сам везёт.
Стоит на террасе пыль столбом!
Он строит хороший дом.

А когда заалел восток,
Он тачку свёз в уголок,
Вытер лоб и лёг в песок,
Завернувшись в дырявый мешок.

Он кончил урок. Он спит.
Счёт его навсегда закрыт.
Пусть застигает зрачки туман –
Он выполнил план!

Ветер взметает тонкий прах.
Свистит в пустых глазах.
Треплет подол. Гладит лицо.
Шепчет: - спи, кацо!

Пусть небо трясётся, падает мрак,
И, расколота, твердь горит,
И врезан в зенит пылающий знак –
Он спит!

Пусть грохочет прибой
Каких угодно морей,
Он крепче сожмёт рукой
Горсть земли моей.

Благословенна моя земля!

Благословлены стены Кремля!
И камень малый этих стен
Свят и благословлен!

А ОН опять сидит за столом.
ОН строит хороший дом,
И опять листает блокнот,
И опять проверяет счёт,

И опять подходит к окну,
И слушает тишину....
ОН ловит свою волну!
ОН знает её длину!

А поймав, задумчив и строг,
Взял со стола перо.
Подумал. Обмакнул
И строчку зачеркнул.

ОН шагает.... Ночь молчит.
Москва за окном шумит.

ОН глядит, глядит на звезду,
Где, вознесённое на высоту,
Поднятое на острие,
Истекает сердце моё...

Истекает по каплям сок.
Подплывает кровью песок.
Оплывает кровью туман...
ОН выполняет план!

Ах, торжественна и ясна,
Как лютни печальный гром,
Позывных запекает струна,
Рассыпается серебром...

Так, суету перекрыв,
Над прахом столетий встав,
Кличет – пророчит див,
Волосы разметав.

И не в силах глаза разверзать,
Песчинка во мраке времён,
Я ничтожная персть,
Слушаю мерный звон.

Он бьет, двенадцатый час!
Вы слышите – он бьет!!
Кровью строки стучат.
Кровью написан счет.

... ОН сидит за огромным столом.
Ему рапортует нарком.
А ОН подкручивает усы,
Поглядывая на часы...

Колыма - Конотоп
1939-1964

Юрий ПОЛЕТИКА

Documents divers

УРСР
 Виконавчий комітет
 конотопської
 міської ради
 депутатів трудящих
 21-12-1946 р.
 № 312
 м. Конотоп, Сумської області

Гр-ки 1. Конотоп
 Меланія Афанасівна
 Брацка
 пропонує асист. І. Воронцова
 98/48.

Виконавчий Комітет Конотопського
 Народного Світа депутатів трудящих
 Сповідний чин Вашому сину Палетіку
 Іоанн Павловичу дозволяє взят на
 постійне місце перебування 1. Конотоп
 Сумської обл.

І. Председатель Виконавчого Комітету
 Секретарь Виконавчого Комітету

І. Рибак
 І. Осарний

І. Афанасівна
 Брацка
 24/12/46

Figure 1: Lettre officielle de 1946 du district de Konotop annonçant à Melania Afanassievna Bratus l'autorisation de retour de son fils Iouri Pavlovitch Poletika dans la maison familiale.

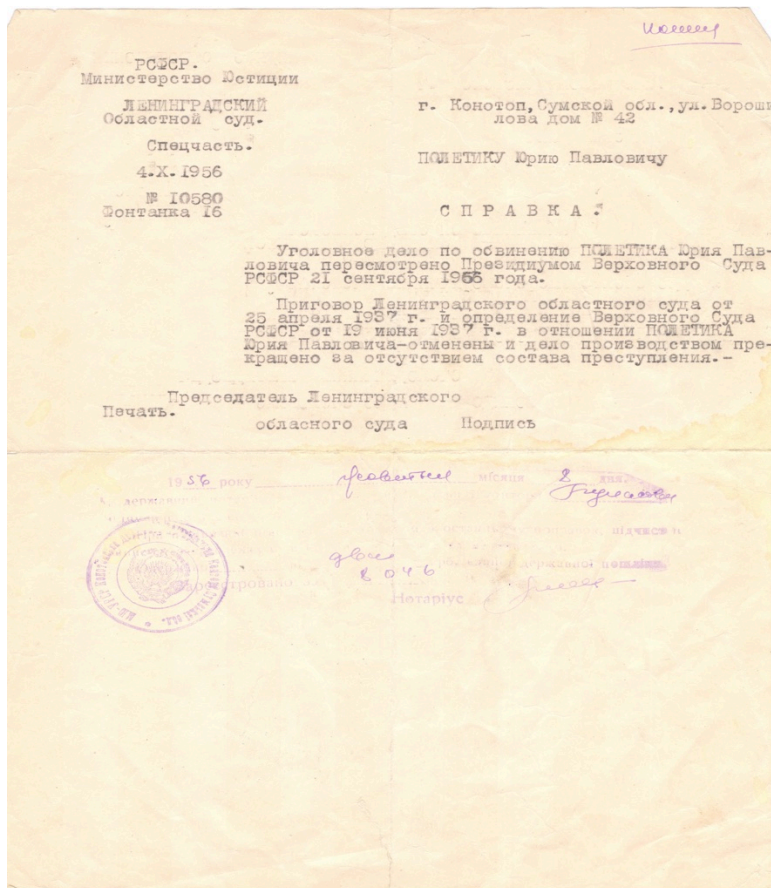


Figure 2: Lettre du tribunal régional de Leningrad adressée en 1956 à Iouri Pavlovitch Poletika lui annonçant sa réhabilitation.

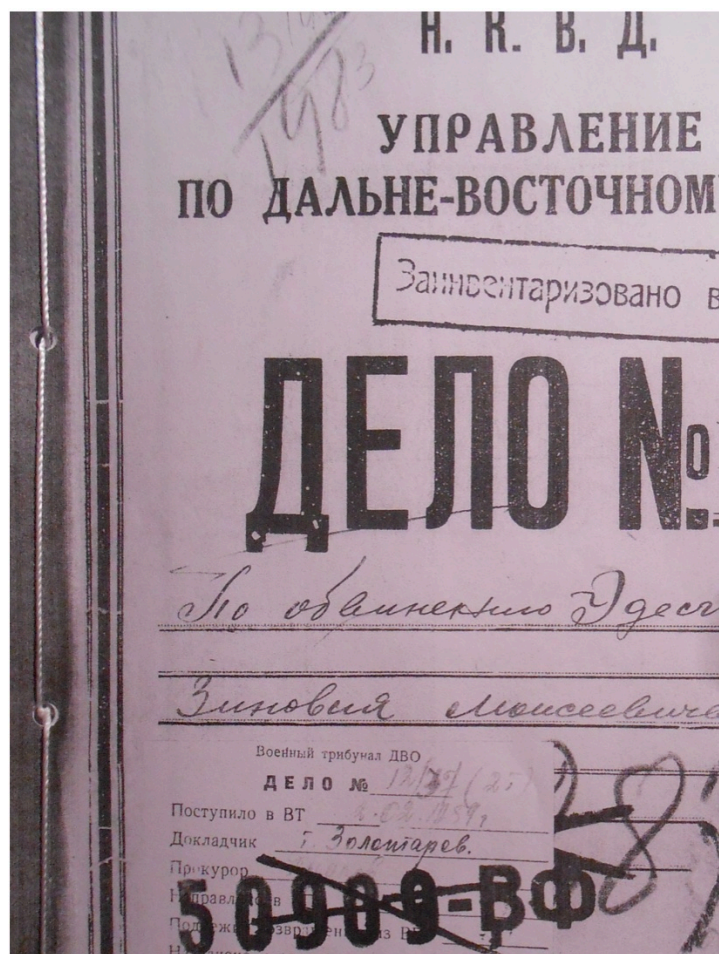


Figure 3: Couverture du dossier du NKVD relatif à l'interrogatoire de Zinovii Moïseïevitch Edelstein (frère de Lazare) en 1937. Zinovii Moïseïevitch Edelstein fut fusillé en 1938.

АНКЕТА АРЕСТОВАННОГО

1. Фамилия Эдельштейн

2. Имя и отчество Зиновий Моисеевич

3. Дата рождения: число месяц

4. Место рождения г.р. Тута

5. Местожительство (адрес) г. Благовещенск,
Литвинова ул. № 38

6. Профессия и специальность _____

7. Место службы и должность, или род занятий Засед.
№ 2 Дашмарза
(указать без сокращений, название предприятия или учреждения и характер)

8. Паспорт выдан 7/II. 1936г. 1079 имени
(когда и каким органом выдан, номер и категория, гд)
г. Благовещенск серия УА № 2429

9. Социальное происхождение из семьи рабочих
(род занятий родителей и их имущество)
работав при казачьей семье

10. Социальное положение Служащий
(род занятий и имущественное положение)
Служащий - Мухоморов

Figure 4: Première page du dossier du NKVD relatif à l'interrogatoire de Zinovii Moïseïevitch Edelstein en 1937.

12. Партийность (в прошлом и в настоящем) Беспартийный

13. Национальность и гражданство (подданство) еврей, гражд.
СССР

14. Категория воинского учета-запаса и где состоит на учете С.И.К.П.
во зап. части

15. Служба в белых и др. к.-р. армиях, участие в бандах и восстаниях про-
тогда и в качестве кого) не служил

16. Каким репрессиям подвергался при совласти: судимость, арест и др.
органом и за что) не подвергался

17. Состав семьи жена - Раиса Владимировна Членова, раб.
(близкие родственники, их имена, фамилия, адрес и рба зан.)
гос. зав. фабрики; дети - Лия 17 лет, ученица; ✓
учитель; братья: Лазарь Моисеевич проживает
дома в Киеве; Аврам Моисеевич проживает
Украине около Днепропетровска; сестры: Мари
Гроссман и ее муж Майкл Григорьевич проживают
Верхнеудинске, Иваница; Хая Моисеевна жи-
вет в Днепропетровске; Сара Моисеевна Берштин и
Израиль Кимович Берштин г. Одесса.

Подпись арестованного

Figure 5: Deuxième page du dossier du NKVD relatif à l'interrogatoire de Zinovii Moïseïevitch Edelstein en 1937.